

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 31.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 3 AOUT 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne, par P. C. — Nos gravures : Les bains de mer à Long-Branch ; Les funérailles de l'ex-maire Bernard ; Le prince Milan Obrenovitch. — Mgr. l'évêque de Montréal. — Nouveau gaz d'éclairage. — Par-ci par-là. — Nécrologies : le Révérend M. Ludger Tém : Feu John Pratt. — Les aventures du capitaine Hattoras (suite). — Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rollette (suite). — Neuf jours chez un Trappeur (suite et fin). — Sainte Anne et le Canada. — La mouche à patate. — Avis de l'Administration. — Littérature canadienne : Le roi des étudiants (suite). — Souvenirs de famille. — Nouvelles générales : Amérique. Europe. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : John Pratt, 66r., décédé le 22 juillet : Aventures du capitaine Hattoras : Carte du théâtre de la guerre ; Le prince Milan ; Le général Zach, premier aide-de-camp du prince Milan ; Le général Tchor-matoff, commandant en chef de l'armée Serbe ; La princesse Nathalie Petrovna de Serbie ; Funérailles de l'ex-maire Bernard à Montréal, le 15 juillet ; Les bains de mer à Long-Branch, l'heure de la marée.

REVUE EUROPEENNE

La guerre, qui s'annonçait si terrible pour les Turcs, n'a point donné, jusqu'ici, les résultats que l'on en attendait généralement. Malgré les contradictions des bulletins télégraphiques, l'ensemble des nouvelles indique que la Serbie est beaucoup plus faible, et la Turquie beaucoup plus forte qu'on ne l'avait cru jusqu'ici.

Parmi les causes qui ont amené cet état de choses assez imprévu, il en est une qui ne doit point nous surprendre. C'est l'indifférence de l'élément catholique en Bosnie, et en Bulgarie. Comme chrétiens, les catholiques de ces pays ont pu, dans une certaine mesure, profiter de la protection des puissances, y compris celle de la Russie, contre le fanatisme musulman ; mais ils se demandent, avec raison, qui les protégerait, une fois passés sous le joug du Czar, contre le fanatisme des schismatiques ; et le sort de la Pologne n'est pas fait pour les rassurer sur ce point.

Dans deux articles très-remarquables, qui rappellent ceux qu'il a publiés lors de la guerre de Crimée, Louis Veuillot a dénoncé encore une fois l'anti-pape *Russe*, l'a voué à toutes les gémonies. Il voit en lui, comme il l'avait déjà dit en 1853, un ennemi plus dangereux que le sultan :

L'empereur grec, dit-il, n'est pas seulement l'hérésie, le sophisme, l'incrédulité, la force brutale. Tout cela ne serait rien : par tout cela et à cause de tout cela, il est l'anti-pape. C'est son titre, nous dirions volontiers sa nature, et c'est aussi le comble de sa nature, et c'est aussi le comble de sa puissance qui devient surhumaine. Il est l'orgueil, et il peut en exercer la séduction. Il est un antéchrist, et de tous les antéchrists passés, celui qui doit le plus exercer la tentation de se dire égal à Dieu. Le diable est le singe de Dieu. Qui est semblable à Dieu ? dit le chef des phalanges divines. Dans les enfers, Satan, et sur la terre, l'empereur de Russie répondent : "C'est moi !"

Le premier personnage ne réclamera point sans doute : mais le Czar, lui, a-t-il bien le droit d'être flatté de cette aimable comparaison ? Ce flamboyant article du rédacteur de *l'Univers* accuse un certain revirement dans l'opinion en France, où, il y a si peu de temps encore, on comptait sur la Russie pour la *grande revanche*. M. Veuillot prédit tout de même le triomphe de cette puissance, et l'invasion de l'Europe par les Cosaques, faisant cette variante au mot du premier empereur : "L'Europe sera républicaine et cosaque." C'est le fléau de Dieu qui doit punir le monde !

Peu de gens, en effet, croient que même en cas d'insuccès, la guerre que les Slaves font aujourd'hui aux musulmans ne sera point continuée ou reprise par la Russie. Le Czar actuel, il est vrai, subit l'influence de Bismarck, mais il a déjà été question d'une abdication, et il est telle

circonstance où l'opinion publique l'y forcerait.

L'Angleterre a pris dès le principe une position beaucoup plus tranchée qu'on n'avait droit de s'y attendre, et l'énergie déployée par M. Disraeli a eu une très-grande influence sur les événements. Il n'est pas impossible que cette attitude n'éloigne encore pour quelque temps la crise européenne, en faisant ajourner des projets que la Russie se croit certaine de réaliser plus tard. Du reste, toute cette question d'Orient sera prochainement discutée dans la chambre des Communes, et M. Disraeli, lord Derby, M. Gladstone, M. Bright et les autres orateurs vont sortir bientôt de la réserve qu'ils s'étaient jusqu'ici imposée. La session qui va se terminer verra probablement à cette occasion des débats beaucoup plus sérieux et animés que tous ceux qu'elle a eus jusqu'ici. La seule question qui ait pu passionner le Parlement a été celle du titre d'impératrice de l'Inde, que certains membres de l'opposition n'ont pas encore pu digérer, témoin, M. Bright, qui, tout dernièrement, a refusé de boire à la santé portée par Sir Sala-Jung, sous ce nouveau titre à Sa Majesté Victoria. N'eût-ce été que par couleur locale, à défaut de galanterie, le farouche *leader* de l'école positiviste aurait dû permettre à cet Hindou anglicisé de donner à la reine d'Angleterre, même à Londres, le nom qu'elle porte sur les bords du Gange.

Une foule de mesures importantes ont été discutées dans cette longue session, et plusieurs seront conduites à bonne fin. Au premier rang figurent celle qui établit une nouvelle cour d'appel pour tout l'empire, et transforme ainsi la juridiction du Conseil Privé ; la loi de la navigation qui réforme des abus qui, depuis longtemps, mettaient la vie humaine en danger au profit de *Pauci sacra fames* à la toute-puissance de laquelle il est si difficile aujourd'hui de mettre un frein ; une loi d'éducation dont la discussion a fait voir à quel point on était jaloux, en Angleterre, des droits de la famille, et quelle force ont encore dans ce pays les anciens usages et les vieilles corporations locales ; enfin, une loi contre les *river-sections*, qui a amené de curieux débats scientifiques, où les droits de l'homme sur le reste de la création ont été discutés à neuf.

Toutes ces questions, naturellement, ont été traitées avec calme, mais en même temps avec cette persistance, cet esprit de recherche consciencieux, cette indépendance véritable d'opinion qui sont en Angleterre le résultat d'une longue habitude et d'une entente parfaite du régime constitutionnel.

Que l'on est loin, dans cet atmosphère, de cette absence de sens pratique, de ce délire révolutionnaire et impie qui, à tout propos et hors de propos, se fait voir dans les assemblées délibérantes de notre ancienne mère-patrie ! Ces incartades ne sont surpassées que par la folle proclamation du congrès des étudiants réunis pour les funérailles de Michelet. On se rappelle l'interruption de M. George Perrin que nous avons citée dans notre dernière revue, interruption approbative d'une phrase athée de M. Littré. Les étudiants, qui veulent donner la *main aux Prussiens par dessus les ruines de Strasbourg*, n'ont pas naturellement le sentiment religieux plus viv que le sentiment national. Dans leur manifeste, ils disent : "Nous sommes athées,

révolutionnaires et socialistes," et sur ce texte aimable ils font un sermon en trois points pour la plus grande édification de la jeunesse du monde entier. Pendant ce temps, leurs aînés préparent un jubilé pour le centenaire de Voltaire et de Rousseau, qui devra se faire pendant la prochaine exposition universelle ; mais il y a cet inconvénient : les dévôts de Voltaire ne sont pas toujours ceux de Rousseau, et *vice-versa*. Il y a du malentendu sur ce point. Sans doute, pour beaucoup de bons bourgeois, Voltaire et Rousseau ne font qu'un, tous les deux ont fait du bruit en leur temps, ils ont préparé, chacun à leur manière, la révolution de 89, et bien d'autres encore qui les eussent fait reculer d'horreur s'ils avaient pu en être témoins ; enfin, Voltaire et Rousseau sont aussi inséparables dans leurs affections que Pitt et Cobourg l'étaient dans les haines de leurs prédécesseurs, ces bons bourgeois de la révolution, c'est-à-dire ceux qui échappèrent à la guillotine si spirituellement inventée pour leur divertissement.

Mais pour les savants, les habiles, il y a une très-grande différence entre Voltaire et Rousseau. Selon quelques-uns, le premier était un faux marquis déguisé en libéral, un aristocrate, à ses heures, traitait le peuple de canaille ; Rousseau était plus sincère, plus honnête, plus démocratique. Mais aussi, reprennent les autres, il avait ses faiblesses, ses moments de sentimentalité religieuse, il ne savait point se moquer de tout, il croyait encore à quelque chose : ce n'est point notre homme, il n'est pas assez *positiviste*. Il y a un troisième parti qui est plus logique, et qui ne veut ni de Voltaire ni de Rousseau : Diderot l'encyclopédiste est leur type ; malheureusement, ce dernier est moins connu de la masse des libres-penseurs, surtout de ceux qui ne pensent point du tout, et ils sont nombreux. Enfin, il y a un quatrième parti plus logique encore que les trois autres, qui trouve Voltaire, Rousseau et Diderot trop *rococo*, qui ne veut substituer le culte d'aucun *saint* nouveau ou ancien, à ceux du catholicisme, qui attend le Messie de la libre-pensée, du *positivisme*, ou, ce qui, malgré l'antithèse, est tout-à-fait la même chose, le Messie du *nécessaire*. Il n'y aurait pas de mal à ce que ceux-ci triomphassent, et à ce qu'en l'an de grâce 1878, la France épargnât au monde le spectacle d'une nouvelle apothéose du patriarche de Ferney, qui mourut si tristement peu de temps après la première, dût-on laisser dans le même oubli "le citoyen de la petite république qui arrosait ses terres," comme Voltaire désignait superbement le philosophe de Genève.

Heureusement que l'on peut offrir, comme contraste à toutes ces odieuses folies, ce qui vient de se passer dernièrement à l'Académie française, à la réception de M. Dumas et à celle de M. Jules Simon.

Tous nos lecteurs connaissent sans doute l'usage antique et solennel du discours de réception et de la réponse officielle qu'un académicien fait au nom de ses confrères. Le récipiendaire doit faire l'éloge de son prédécesseur, et l'académicien chargé de la réponse doit parler de l'un et de l'autre. Or, ces exigences font quelquefois d'une séance de réception une épreuve plus dure pour l'initié que toutes celles de la franc-maçonnerie. Le récipiendaire n'est pas toujours l'admirateur de son

prédécesseur, il peut même arriver qu'il ait été son rival ou son ennemi. L'académicien chargé d'ouvrir les portes au nouvel élu n'est pas toujours d'avis qu'il soit *dignus intrare*, comme aurait dit Molière. Il résulte donc de tout cela des situations très-piquantes, des restrictions ménagées avec délicatesse, de perfides éloges plus dangereux que la critique, un volume ou une page loués avec outrance afin de mieux tuer tout le reste, enfin l'art de l'empoisonneur appliqué à celui du panégyriste. Le récipiendaire qui a enterré plus ou moins décevantement la gloire de son prédécesseur, attend à son tour que le collègue, chargé de venger ce dernier, l'immole lui-même à ses mânes outragées.

Si, au contraire, le défunt, le nouveau membre et son harangueur sont de la même école, s'ils ont parcouru les mêmes sentiers, si surtout le collègue a une admiration réelle à exprimer pour le nouveau venu, que de précautions et de ménagements il faut pour éviter le ridicule à tous ces coups d'encensoirs, pour que ces éloges à brûle-pourpoint soient tolérés par l'auditoire le plus exigeant et le plus difficile qu'il y ait au monde ! Le Français, *né malin*, adore ces joîtes oratoires où le mérite consiste surtout dans la difficulté vaincue, et c'est une grande faveur que de pouvoir faire partie de la foule d'élite admise ce jour-là dans le sanctuaire littéraire. Un jeune prêtre canadien, M. l'abbé Ouellet, de Saint-Hyacinthe, a eu dernièrement cette bonne fortune, et nous recommandons à nos lecteurs la correspondance qu'il a adressée à la *Minerve*.

La réception de M. Jules Simon a présenté un intérêt tout particulier ; M. de Vielcastel qui avait à lui répondre, est un conservateur, et un croyant, et il a eu à démolir pièce à pièce le petit monument que le libre-penseur et le révolutionnaire avait élevé laborieusement aux idées de son parti sous le vain prétexte de glorifier M. de Rémusat. Il s'en est acquitté avec tact, habileté et discrétion.

En élisant M. Dumas, l'Académie française a réitéré le compliment qu'elle fit, il y a quelque vingt ans, à l'Académie des sciences, par l'élection de M. Biot. Rien n'est plus légitime que cet hommage rendu à la science lorsqu'elle se distingue par la correction et l'élégance du langage comme on le trouve toujours dans les écrits et les discours de ces deux savants. Ce choix fait d'autant plus d'honneur.

A cet illustre corps, qu'académie on nomme que nulle part ailleurs on n'a d'avantage le préjugé de la spécialité.

Dans ce pays, a dit avec raison M. de Chateaubriand, ne comptez jamais sur deux succès rapprochés : l'un détruit l'autre. Si vous avez quelque talent en prose, donnez-vous de garde d'en montrer en vers ; si vous êtes distingué dans les lettres, ne prétendez point à la politique : tel est l'esprit français et sa misère. Les amours-propres alarmés, les envies surprises par le début heureux d'un auteur se coalisent et guettent la seconde publication du poète pour prendre une éclatante revanche.

Mais il y a eu quelque chose, comme nous l'avons dit plus haut, de plus important que cela encore dans cette séance. Tandis que les indécorables gamins du congrès *Michelet* proclamaient la déchéance de l'Être suprême au nom de la science et même de la plus superficielle observation (sic), un savant véritable, le successeur de Lavoisier et de Thénard, protestait, avec la haute autorité de son nom et de ses travaux, "contre le matérialisme qui prétend

peser l'âme à sa grossière balance, et repoussait avec dédain dans la fange du dix-huitième siècle, ces humiliantes doctrines qui osent parler au nom de la science et que la science a le devoir de désavouer."

M. Saint-René Taillandier, qui avait la tâche de répondre à M. Dumas, tout en appréciant avec indépendance la carrière de M. Guizot, prédécesseur du nouvel élu, qui avait fait de ce grand homme un magnifique éloge, a appuyé avec force sur les doctrines spiritualistes exposées par M. Dumas.

Sans hésiter, a-t-il dit, et avec ce ferme bon sens qui est la marque des grands esprits, vous concluez comme la tradition humaine toute entière et vous dites : " Au-dessus de la sphère des phénomènes que nous étudions et où nous avons tant de découvertes à poursuivre, il y a une sphère supérieure que nos méthodes ne peuvent atteindre. Nous commençons à comprendre la vie des corps, la vie de l'âme est d'un autre ordre. C'est la grande tradition humaine, j'ajoute c'est la grande tradition de la science française. Sans parler du dix-septième siècle où dominent surtout les mathématiques, sans parler de Pascal et de sa théorie des trois ordres, sans parler de Descartes, voyez Fontenelle aux dix-huitième siècle, jugeant les naturalistes de son temps, et Buffon leur offrant des perspectives sublimes. Quand Fontenelle veut résumer la louange de Cassini, il écrit ces belles paroles : " La terre et les cieux qui racontent la gloire de leur créateur n'en avaient jamais plus parlé à personne qu'à lui." Quand Buffon achève de peindre la majesté de la nature, il la montre à une distance infinie de Dieu, il la montre subordonnée au premier Etre, n'ayant commencé que par son ordre, n'agissant encore que par son concours et son consentement."

Voilà bien la doctrine que Lavoisier a commencée d'établir par des preuves éclatantes. Au-delà de ce cosmos où rien ne se crée, où rien ne se perd, vous approuverez toujours le Créateur comme Cuvier, comme Geoffroy Saint-Hilaire, et l'on pourrait inscrire en tête de tous vos ouvrages ces poétiques paroles que Linné traçait à la première page de son *Systema naturae* : " Eveillé soudain, j'ai vu passer le Dieu éternel, infini, tout-sachant, tout-puissant, je l'ai vu passer derrière son œuvre et je suis tombé en extase."

Voilà donc, encore une fois, le bon Dieu réhabilité devant l'Académie, sans même que M. Littré ait cru devoir protester; c'est toujours quelque chose, en attendant mieux!

P. C.

Québec, 22 juillet 1876.

NOS GRAVURES

Les bains de mer à Long-Branch.—Long-Branch se trouve sur les côtes de New-Jersey, à quelques heures de New-York. Ici, l'Atlantique déferle ses replis écumeants, et les New-Yorkais viennent y respirer l'air salin, reposer leurs têtes et leurs membres fatigués, et prendre les bains de mer. A l'heure de la marée, la plage s'anime. Les costumes les plus pittoresques se détachent sur le sable blanc de la grève. Les uns s'assoient et attendent la vague; les autres courent à sa rencontre. Des cordes, solidement attachées au rivage, s'étendent dans les flots et servent à rassurer les timides, quelquefois à empêcher que le reflux n'emporte les baigneurs. Au sortir de l'eau, les costumes sont bien un peu défaits; mais madame se réfugie bientôt dans sa maisonnette, et en resort au bout de quelques instants si fraîche et si jolie dans sa toilette de mous-seline, qu'on a bien vite oublié la piteuse mine qu'elle avait au sortir de la mer.

G. E. D.

Les funérailles de l'ex-maire Bernard.—Nos lecteurs qui ne sont pas assez heureux que de vivre à Montréal, verront avec intérêt la gravure que nous donnons de cette imposante démonstration. Aux yeux de la foi, c'était sans doute un vain étalage; le cercueil en bois du pauvre, surmonté d'une croix, et qui s'achemine humblement au cimetière accompagné des prières du prêtre, et suivi de quelques âmes pieuses, offre à notre esprit des réflexions plus consolantes. Mais il est bon de voir les citoyens d'une ville honorer la mémoire des hommes probes qui ont vécu parmi nous. C'est à ce titre que bien des gens suivaient le corbillard de M. Bernard, quoique le cortège fût surtout franc-maçonnique. M. Bernard était en effet un membre marquant de l'ordre des franc-

maçons, étant parvenu au grade de *Past Grand Master* de la grande loge du Canada. En religion, il était wesléyen. Comme président du comité des finances et plus tard comme maire de Montréal, il avait occupé une place distinguée dans cette ville. Il s'était retiré depuis peu des affaires publiques, et commençait à jouir de son aisance, quand, au milieu de son bonheur, à San-José, Californie, le Seigneur l'a enlevé à sa famille. Il a laissé une épouse et sept enfants pour pleurer sa perte.

G. E. D.

Le prince Milan Obrenovitch.—Ce jeune chef de la nation serbe est né en 1854 à Jassy. Sa mère était de la Moldavie; son père, le fils du prince Milosch Obrenovitch, fondateur de la dynastie. Milosch fut d'abord berger, puis trafiquant de pores. En 1815, il se mit à la tête des Serbes et combattit les Turcs jusqu'en 1829. Il fut créé prince par l'Assemblée nationale, et ce titre lui fut reconnu par la Porte en 1830, lorsque la Turquie céda aux Serbes le droit de se gouverner. Son fils, Milan le premier, mourut bientôt après son père et fut remplacé sur le trône par son frère Michael. Celui-ci fut assassiné en 1868, et son neveu, le prince Milan, qui n'avait alors que 14 ans, fut appelé à lui succéder. Pendant sa minorité, le gouvernement fut administré par un conseil de régence. Il monta définitivement sur le trône le 22 avril 1872, ayant alors atteint sa majorité.

NATHALIE PETROWNA, princesse de Serbie depuis le 18 octobre dernier, est originaire d'Odessa, où sa famille occupe une grande situation. C'est sans contredit une très-belle personne, possédant l'art exquis de se bien mettre et imprégnée de grâces des pieds à la tête, tant ses gestes sont justes, sobres et harmonieux. Elle est brune avec d'opulentes nattes relevées en diadème sur le sommet de la tête. Des cils longs et déliés ombragent des yeux orientaux, clairs et profonds, se détachant comme deux perles noires sur une chair aux tons mats légèrement bistrés.

Depuis son avènement au trône de Serbie, on se plaît généralement à reconnaître qu'elle a su gagner le cœur de ses sujets. Son Altesse est en effet très-populaire, non-seulement à Belgrade, mais dans tout le pays, et cette popularité, qui certainement ne fera qu'augmenter, pourrait bien être un jour d'un grand secours pour la dynastie des Obrenovitch.

Le Gén. TCHERNIAIEFF, d'origine russe, a fait, sous les ordres du général Kauffmann, la campagne du Caucase. Sorti du service russe pour cause de mésintelligence avec ses chefs, il s'était établi notaire à Moscou lorsque les événements d'Orient l'ont engagé à postuler pour entrer dans l'armée serbe, où il a été accueilli le printemps dernier. C'est lui qui a dirigé les premières opérations de la guerre de la Serbie contre la Turquie.

Le Gén. FRANÇOIS ZACH, premier aide-camp du prince, est originaire de Moravie. Il a organisé le collège d'artillerie de Belgrade, dont il a été pendant plusieurs années le directeur. Durant les années de 1848-1849, on le trouve en Hongrie en qualité de commandant en chef des Slovaques, révoltés contre les Magyars. Il est l'auteur de travaux topographiques estimés sur la Turquie d'Europe, qu'il a parcourue à diverses reprises.

MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTREAL.

Mercredi, le 26 juillet au soir, après avoir pris l'avis des médecins, Mgr. l'évêque de Gratianopolis a cru devoir administrer le sacrement de l'Extrême-Onction au vénérable prélat, parce que son état de faiblesse prolongé inspirait les plus graves inquiétudes, quoiqu'il n'y eût aucun danger immédiat.

Les RR. MM. H. Moreau, V. G., Hicks, Séguin, Mongeau, chanoine de la cathédrale, M. Lavallée, curé de St. Vincent de Montréal, Racine, Giroux, Croteau, Leduc et Bisson étaient présents.

Dans une courte allocution, Mgr. l'évêque de Gratianopolis a rappelé les effets

du sacrement de l'Extrême-Onction, et exprimé l'espoir de voir Sa Grandeur soulagée par la vertu de ce sacrement.

Il a aussi rappelé que cette cérémonie coïncidait avec l'anniversaire de sa consécration épiscopale.

Puis il a ajouté qu'aux prières qu'il allait adresser au ciel pour la conservation de Sa Grandeur, s'unissaient les vœux et les prières de tout le clergé, de toutes les communautés religieuses, de tout le diocèse.

Avant de recevoir ce grand sacrement, Mgr. l'évêque de Montréal a eu assez de force pour faire une prière toute remplie de sentiments de foi, d'humilité, de ferveur et de résignation à la volonté de Dieu.

En entendant la voix faible et oppressée de leur Père bien aimé, tous les assistants étaient émus jusqu'aux larmes.

Après l'administration du sacrement de l'Extrême-Onction, Mgr. l'évêque de Gratianopolis a donné au vénérable prélat l'indulgence *in articulo mortis*.

Enfin, s'étant agenouillé, Mgr. l'évêque de Gratianopolis a demandé à Mgr. l'évêque de Montréal de vouloir bien le bénir, ainsi que le clergé et tous les fidèles du diocèse.

Depuis ce temps, la maladie a fait de rapides progrès, et il est probable que le saint prélat ne peut vivre encore que peu de jours.

NOUVEAU GAZ D'ÉCLAIRAGE

Nous lisons dans le *Journal de Québec* :

"Hier, quelques membres de la presse et quelques citoyens étaient invités à se rendre chez M. Picard, maître-ferblantier, pour être témoins de l'expérience qu'on allait faire du gaz appelé : *Moon-Light Gas Generator*, pour lequel M. le Dr. Casgrain a obtenu une patente.

"Le résultat a été très-satisfaisant pour les spectateurs et donne l'espérance d'un grand succès. Le gaz nouveau est plus brillant et plus pur que celui qui éclaire en ce moment la ville, et il coûte beaucoup moins cher, puisqu'on peut le faire ou l'obtenir pour cinq chelins et demi le mille pieds, tandis que nous payons, même avec les réductions, 12 chelins par mille pieds pour le gaz ordinaire.

"On nous informe que le couvent de Bellevue doit être prochainement éclairé avec ce gaz. S'il y a succès là, comme nous avons lieu de le croire, il est probable que les autres institutions de même nature imiteront cet exemple et s'éclaireront avec le gaz *Moon-Light*."

PAR-ÇI PAR-LÀ

LA PÊCHE A LA MORUE.—La pêche à la morue promet d'être assez bonne cette année sur les côtes de Terre-neuve. Les nouvelles reçues du Labrador et du détroit de Belle-Isle sont aussi favorables.

SALMON.—Durant le mois de juin, 2,235 caisses, contenant 704,000 saumons frais, ont été reçues à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, via l'Intercolonial. La quantité de saumon expédiée à Québec durant le mois dernier a été très-considérable.

LA BONNE SAINTE-ANNE.—Mercredi, fête de sainte Anne, de nombreux pèlerins se sont rendus au sanctuaire de cette grande patronne du Canada. Six bateaux à vapeur sont partis de Québec pour Sainte-Anne de Beauport.

PROCESSION.—Les journaliers de navires, au nombre de plus de 5,000 membres, ont fêté aujourd'hui l'anniversaire de la fondation de leur société avec pompe et succès.

Nous avons compté six corps de musique dans les rangs de la procession, précédés de magnifiques bannières et d'oriflammes. La procession, commencée à huit heures ce matin, ne s'est terminée qu'à midi. — *Événement*, 24.

MISE A L'EAU.—MM. Sanson et Cie., constructeurs de vaisseaux, ont mis à l'eau, samedi dernier, un magnifique navire de 1,100 tonneaux, qui a été baptisé *Bokheva*. Il est maintenant au quai des Commissaires. — *Idem*.

MAGOT.—Mardi soir, à la brune, un ours de bonne taille nagea tranquillement à travers la sortie du lac et dirigea son chemin vers la véranda d'une maison, juste au-dessous du "Currier's Mills" et où se trouvait un enfant de trois à quatre ans, avec son tout petit frère dans une voiture. Maître Martin marcha droit à la voiture et flaira délibérément autour de l'enfant pendant que le plus jeune était allé donner l'alarme à sa mère. Quand la mère sortit, l'ours était occupé à porter son attention à un baquet de lavure. Par ses gestes et ses cris, elle put le décider à s'en aller, non sans une certaine manière qui indiquait que cela ne lui convenait pas trop. Plusieurs hommes ont été appelés pour lui donner la chasse, mais ils ne purent l'atteindre. Le petit garçon l'a échappé belle. — *Nouvelles-Canadiennes*, 24.

NÉCROLOGIES

TRISTE ACCIDENT

Samedi dernier, le 22 juillet, la paroisse de la Rivière-Ouelle a été plongée dans le deuil par l'annonce soudaine d'un accident qui a coûté la vie à M. l'abbé Ludger Têtu, l'un des professeurs du collège de Sainte-Anne. M. l'abbé Têtu, alors en vacances dans sa famille, avait acheté tout récemment la chaloupe qui avait appartenu, il y a quelques années, à feu M. l'abbé Laverdière, du Séminaire de Québec. Mercredi dernier, 19 courant, le jeune prêtre était parti seul pour traverser de la Rivière-Ouelle à Saint-Roch-des-Aulnêts. Après y être arrivé heureusement en quelques heures, il en repartit le lendemain, par une forte brise du sud-ouest. Comme le temps paraissait orageux, ses amis lui avaient conseillé d'attendre que la brise se calmât; mais, sans s'inquiéter du danger, et voulant profiter de la haute marée pour entrer dans la rivière Ouelle, il se mit en travers. Le violent orage qui se déclara quelques instants après fit perdre la chaloupe de vue. Elle n'a été aperçue que samedi matin, renversée sur la batture connue sous le nom de fer à cheval. Le corps fut retrouvé sous le pontage d'avant de la chaloupe.

La mort prématurée de ce jeune prêtre est une perte qui sera vivement sentie, non-seulement dans le cercle de sa famille, mais parmi les nombreux amis qu'il comptait dans le clergé, et surtout au collège de Sainte-Anne, dont il était un des professeurs les plus distingués.

Nous offrons nos plus sincères sympathies à la famille et aux amis du regretté défunt.

Nous pouvons ajouter à ces détails, tirés du *Journal de Québec*, le fait suivant, que nous tenons de source certaine. C'est que le jeune prêtre s'est cramponné aux sièges de la chaloupe après qu'elle eut chaviré, et qu'il vécut quelque temps, la tête hors de l'eau, dans l'espace renfermé entre les vagues et le fond de l'embarcation qui était sens dessus dessous. Il eut le temps de se recommander à Dieu, car il est mort en prière, son chapelet d'une main et son scapulaire de l'autre. C'est dans cette position qu'on l'a trouvé. Il est mort d'épuisement et d'asphyxie. Ses parents pleurent sa perte, mais l'assurance de son bonheur éternel doit bien les consoler.

G. E. D.

FEU JOHN PRATT

Nous n'avons que quelques mots à ajouter à la notice biographique, empruntée au *National*, que nous annexons au portrait de M. Pratt. C'est pour regretter que son départ de parmi nous enlève aux employés canadiens de plusieurs importantes compagnies, un puissant protecteur. C'est pour exprimer la crainte que sa place ne soit remplie par quelqu'un qui ne leur porte pas autant d'intérêt. C'est aux survivants à y voir.

Nous voulons aussi dire que mieux que tout éloge, la foule qui se pressait autour de la demeure du défunt, et qui remplissait l'église St. Jacques, le jour de son enterrement, témoigne de l'estime dont il jouissait, et des regrets que sa mort a produits.

Les décorations de l'appartement où le corps de M. Pratt était offert aux derniers regards de ses amis, étaient du meilleur goût, et révélaient la main habile de M. Chabert, qui pleure un généreux protecteur. Dans l'église également, l'on remarquait les emblèmes qui ornent le caefalque, œuvre du même artiste.

Les funérailles eurent lieu jeudi, le 27, à l'église St. Jacques. L'église avait revêtu, pour la circonstance, ses plus riches ornements de deuil.

Les porteurs des coins du poêle étaient : MM. T. Caverhill, vice-président de la compagnie du Richelieu; C. S. Cherrier; T. H. Dunn, de Québec; A. Roy, P. M. Galarneau, et J. B. Lamère, agent-général de la compagnie du Richelieu.

Plus de 500 personnes suivirent le corbillard. Les employés des manufactures de caoutchouc, de prélat et les employés d'autres établissements où le défunt avait des intérêts, étaient divisés en corps. Les équipages des vapeurs de la compagnie du Richelieu qui se trouvaient dans le port ont aussi suivi le corbillard.

Plus de cent voitures suivirent le cortège jusqu'au cimetière. Il semblait que les amis du défunt ne pouvaient se résoudre à se séparer enfin de sa dépouille mortelle.

Un homme de bien, un excellent citoyen, l'une des gloires du commerce canadien, vient de disparaître. M. John Pratt n'est plus, et de lui il ne reste que le souvenir ineffaçable de ses belles qualités de l'esprit et du cœur, et de ses

talents remarquables comme financier et comme industriel et commerçant.

Il y a huit jours à peine, on saluait avec bonheur, sur les rues de Montréal, cette figure sympathique que nos concitoyens regardaient avec raison comme l'expression vivante de ce que peuvent le travail et l'énergie servis par un jugement sain et une intelligence pratique des affaires. On ne pouvait dissimuler un sentiment d'admiration en présence de ce brave citoyen qui, par un travail honnête et consciencieux, était arrivé si sûrement à s'élever au-dessus de la plupart des hommes d'affaires de son pays. Sur une scène plus vaste, à New-York ou à Chicago, M. Pratt eut atteint la renommée des Astor et des Stewart. En Canada, surtout dans la province de Québec, son opinion faisait autorité incontestable dans les transactions commerciales. Son nom commandait immédiatement le respect, car ce nom rappelait la longue chaîne de succès qui ont marqué la carrière de M. Pratt; on pensait à la compagnie du Richelieu, à la banque du Peuple, à la commission du Havre, aux manufactures de coton et à nombre d'autres institutions auxquelles est attaché le nom de M. Pratt.

M. John Pratt est né à Berthier (en haut), le 20 juillet 1812. Il venait d'atteindre sa soixante-quatrième année. Son père était marchand.

En 1833, il partit en compagnie de son frère, M. Chs. F. Pratt, décédé dernièrement, pour ouvrir un magasin à Québec sous le nom de C. F. Pratt et cie.

La même année, M. John Pratt se rendit aux Trois-Rivières pour fonder une nouvelle maison de commerce pour le bénéfice de la société.

On voit que les frères Pratt allaient vite en besogne. Dans une seule année, ces deux jeunes commerçants avaient su étendre leurs relations d'affaires à deux des premières villes du Canada. Bientôt Québec et Trois-Rivières ne répondirent plus à leur ambition. Il leur fallait le marché de Montréal. En 1839, ils fondèrent à Montréal, sous le nom de John Pratt et cie., un magasin de cuir qui a été la base d'une fortune colossale qui s'élève à plus d'un million.

En 1852, le magasin de Québec fut fermé, et M. C. F. Pratt vint à Montréal apporter à son frère le concours de son travail et de son expérience.

On a connu la maison John Pratt et cie. Pendant vingt-cinq ans, elle a été à la tête du commerce de cuir. Les vastes tanneries de Roxton Falls ont été établies par les MM. Pratt.

En 1869, les frères Pratt se retirèrent du commerce. M. Chs. F. Pratt se contenta de jouir paisiblement de la belle fortune qu'il avait si justement acquise, et M. John Pratt continua à diriger par ses conseils plusieurs institutions financières ou commerciales dont il avait été l'un des appuis ou des fondateurs. Au moment de sa mort, il était président de la compagnie du Richelieu depuis 1867; président de la banque du Peuple; président de la compagnie de Caoutchouc; président de la compagnie de tissage de Montréal; vice-président de la compagnie d'assurance des Citoyens; vice-président de la compagnie de tapis de toile cirée de la Puissance.



JOHN PRATT, ECR.,
DÉCÉDÉ LE 22 JUILLET

La compagnie de coton de Valleyfield le comptait au nombre de ses directeurs.

En 1862, M. Pratt fut nommé commissaire du havre, et démis, l'année suivante, par le gouvernement conservateur, en compagnie de l'hon. John Young et de M. Cramp. En 1874, au retour des libéraux au pouvoir, il fut appelé de nouveau à faire partie de la commission du havre, dont il a été membre depuis.

Comme grand propriétaire à Montréal, M. Pratt a été plusieurs fois nommé commissaire pour des expropriations nécessitées par les intérêts de la cité. Dans ces arbitrages, comme dans tous les genres d'affaires, il apportait des connaissances pratiques et une habileté consommée.

M. Pratt, comme tous les hommes de mérite, était humble et modeste. Plusieurs fois il refusa des candidatures au parlement. S'il l'eût voulu, depuis dix ans il aurait été député de Montréal-Est et maire de Montréal. En 1872, M. Jetté lui-même le désigna comme l'adversaire de Sir Geo. Cartier, mais M. Pratt refusa.

Lorsque la confiance de ses concitoyens lui offrait des charges d'honneur, il refusait, sans cependant se montrer indifférent aux intérêts de son pays. Il faisait largement sa part par sa grande influence dans les cercles du commerce. Le parti de la réforme a toujours trouvé en lui l'un de ses plus dévoués amis. Longtemps on conserva, au milieu des luttes de l'avenir, un bon souvenir des services désintéressés et généreux que M. Pratt a rendus à son parti.

Le parti dominant à Ottawa se proposait de prouver faiblement, mais sincèrement, sa reconnaissance à M. Pratt. La première occasion devait lui ouvrir les portes du Sénat et en faire un de nos paires canadiens.

Dans la vie privée, M. John Pratt était le type du parfait gentilhomme. Poli, affable, obligeant, il comptait un nombreux cercle d'amis. La bonté de son cœur et son esprit de charité l'avaient rendu cher à plusieurs institutions publiques. Pour l'éducation du peuple et pour le soulagement de la misère et de l'humanité souffrante, sa main était toujours ouverte.

M. Pratt était malade depuis mardi seulement. Une attaque de choléra l'emporta dans l'après-midi de samedi. Un moment, on crut pouvoir le sauver; mais sa faible constitution, à un âge aussi avancé, ne pouvait résister à l'empêtement de la maladie. Il n'a survécu que quelques semaines à son frère, M. Chs. F. Pratt, décédé le 8 mai dernier.

M. Pratt laisse une épouse, trois filles, dont l'une est l'épouse du Dr. Lavolette, trois fils dont l'un est le Dr. Pratt, de Longueuil, et un petit-fils, enfant de M. Girouard, avocat, qui avait épousé, en premières noces, une fille de M. Pratt.

A cette famille éplorée, nous offrons nos plus sincères condoléances. Son deuil s'étend à tout le public, car la mort de M. Pratt n'est pas une perte ordinaire. En lui, le pays perd un bon patriote, la société un excellent citoyen, le commerce un membre éminent, les institutions de charité un grand bienfaiteur, le parti de la réforme un ami dévoué.—National.



AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE XI. — LE POUCE-DU-DIABLE

Pendant l'absence du commandant, les hommes avaient exécuté divers travaux, de façon à permettre au navire d'éviter la pression des ice-fields. Pen, Clifton, Bolton, Gripper, Simpson, s'occupaient de cette manœuvre pénible; le chauffeur et les deux mécaniciens durent même venir en aide à leurs camarades, car du moment que le service de la machine n'exigeait plus leur présence, ils redevenaient matelots, et comme tels, ils pouvaient être employés à tous les services du bord.

Mais cela ne se faisait pas sans grande irritation.

— Je déclare en avoir assez, dit Pen, et si dans trois jours la débâcle n'est pas arrivée, je jure Dieu que je me croise les bras!

— Te croiser les bras, répondit Gripper; il vaut mieux les employer à revenir en arrière! Est-ce que tu crois que nous sommes d'humeur à hiverner ici jusqu'à l'année prochaine?

— En vérité, ce serait un triste hivernage, reparti Plover, car le navire est exposé de toutes parts!

— Et qui sait, dit Brunton, si même au printemps prochain la mer sera plus libre qu'elle ne l'est aujourd'hui?

— Il ne s'agit pas de printemps prochain, répliqua Pen; nous sommes au jeudi; si dimanche, au matin, la route n'est pas libre, nous revenons dans le sud.

— Bien parlé! dit Clifton.

— Ça vous va-t-il? demanda Pen.

— Ça nous va, répondirent ses camarades.



—Et c'est juste, reprit Waren, car si nous devons travailler de la sorte et halier le navire à force de bras, je suis d'avis de le ramener en arrière.

—Nous verrons cela dimanche, fit Wolsten.
—Qu'on m'en donne l'ordre, reprit Brunton, et mes fourneaux seront bientôt allumés!
—Eh! reprit Clifton, nous les allumerons bien nous-mêmes.

—Si quelque officier, répondit Pen, veut se donner le plaisir d'hiverner ici, libre à lui; on l'y laissera tranquillement; il ne sera pas embarrassé de se construire une hutte de neige pour y vivre en véritable Esquimau.

Pas de ça, Pen, répliqua Brunton; nous n'avons personne à abandonner; entendez-vous bien, vous autres? Je crois d'ailleurs que le commandant ne sera pas difficile à décider; il n'a l'air fort inquiet déjà, et en lui proposant doucement la chose...

—A savoir, reprit Plover; Richard Shandon est un homme dur et entêté quelquefois; il faudrait le tâter adroitement.

—Quand je pense, reprit Bolton avec un soupire d'envie, que dans un mois nous pouvons être de retour à Liverpool! Nous aurons rapidement franchi la ligne des glaces dans le sud! Le passage du détroit de Davis sera ouverte au commencement de juin, et nous n'aurons plus qu'à nous laisser dériver dans l'Atlantique!

Sans compter, répondit le prudent Clifton, qu'en ramenant le commandant avec nous, en agissant sous sa responsabilité, nos parts et nos gratifications nous seront acquises; or, si nous revenions seuls, nous ne serions pas certains de l'affaire.

—Bien raisonné, dit Plover; ce diable de Clifton s'exprime comme un comptable! Tâchons de ne rien avoir à débrouiller avec ces messieurs de l'Amirauté, c'est plus sûr, et n'abandonnons personne.

Mais si les officiers refusent de nous suivre? reprit Pen, qui voulait pousser ses camarades à bout.

On fut assez embarrassé de répondre à une question posée aussi directement.

—Nous verrons cela, quand le moment en sera venu, répliqua Bolton; il nous suffira d'ailleurs de gagner Richard Shandon à notre cause, et j'imagine que cela ne sera pas difficile.

—Il y a pourtant quelqu'un que je laisserai ici, fit Pen avec d'énormes jurons, quand il devrait me manger un bras.

—Ah! ce chien, dit Plover.
—Oui, ce chien, et je lui ferai son affaire avant peu!

—D'autant mieux, répliqua Clifton, revenant à sa thèse favorite, que ce chien-là est la cause de tous nos malheurs.

—C'est lui qui nous a jeté un sort, dit Plover.
—C'est lui qui nous a entraînés dans la banquise, répondit Gripper.

—C'est lui qui a ramassé sur notre route, répliqua Wolsten, plus de glaces qu'on n'en vit jamais à pareille époque.

—Il m'a donné ces maux d'yeux, dit Brunton.

—Il a supprimé le gin et le brandy, répliqua Pen.

—Il est cause de tout! s'écria l'assemblée en se montant l'imagination.

—Sans compter, répliqua Clifton, qu'il est le capitaine.

—Eh bien, capitaine de malheur, s'écria Pen, dont la fureur sans raison s'accroissait avec ses propres paroles, tu as voulu venir ici, et tu y resteras!

—Mais comment le prendre? fit Plover.

—Eh! l'occasion est bonne, répondit Clifton, le commandant n'est pas à bord; le lieutenant dort dans sa cabine; le brouillard est assez épais pour que Johnson ne puisse s'en apercevoir...

Mais le chien? s'écria Pen.

Captain dort en ce moment près de la soute au charbon, répondit Clifton, et si quelqu'un veut...

—Je m'en charge, répondit Pen avec fureur.

Prends garde, Pen; il a des dents à briser une barre de fer!

—S'il bouge, je l'éventre, répliqua Pen en prenant son couteau d'une main.

Et il s'élança dans l'entrebord, suivi de Waren, qui voulut l'aider dans son entreprise.

Bientôt ils revinrent tout deux, portant l'animal dans leurs bras, le museau et les pattes fortement attachés; ils l'avaient surpris pendant son sommeil, et le malheureux chien ne pouvait parvenir à leur échapper.

—Hurrah pour Pen! s'écria Plover.

—Et maintenant, qu'en veux-tu faire? demanda Clifton.

—Le noyer, et s'il en revient jamais... répliqua Pen avec un affreux sourire de satisfaction.

Il y avait à deux cents pas du navire un trou de phoques, sorte de crevasse circulaire faite avec les dents de cet amphibie, et toujours creusée de l'intérieur à l'extérieur; c'est par là que le phoque vient respirer à la surface de la glace; mais il doit prendre soin d'empêcher celle-ci de se refermer à l'orifice, car la disposition de sa mâchoire ne lui permet pas de refermer ce trou de l'extérieur à l'intérieur, et au moment du danger, il ne pourrait échapper à ses ennemis.

Pen et Waren se dirigèrent vers cette crevasse, et là, malgré ses efforts énergiques, le chien fut impitoyablement précipité dans la mer; un énorme glaçon repoussa ensuite sur cette ouverture ferma toute issue à l'animal, ainsi muré dans sa prison liquide.

—Bon voyage, capitaine! s'écria le brutal matelot.

Peu d'instants après, Pen et Waren rentraient à bord. Johnson n'avait rien vu de cette exécution; le brouillard s'épaississait autour du navire, et la neige commençait à tomber avec violence.

Une heure après, Richard Shandon, le docteur et Garry regagnaient le *Forward*.

Shandon avait remarqué dans la direction du nord-est une passe dont il résolut de profiter. Il donna ses ordres en conséquence; l'équipage obéit avec une certaine activité; il voulait faire comprendre à Shandon l'impossibilité d'aller plus avant, et d'ailleurs il lui restait encore trois jours d'obéissance.

Pendant une partie de la nuit et du jour suivant, les manœuvres des scies et du halage furent menées avec ardeur; le *Forward* gagna près de deux milles dans le nord. Le 18, il se trouvait en vue de terre, à cinq ou six encablures d'un pic singulier, auquel sa forme étrange a fait donner le nom de Pouce-du-Diable.

A cette même place, le *Prince-Albert* en 1851, l'*Adelone* avec Kane en 1853, furent obstinément pris par les glaces pendant plusieurs semaines.

La forme bizarre du Pouce-du-Diable, les environs déserts et désolés, de vastes cirques d'icebergs dont quelques-uns dépassaient trois cents pieds de hauteur, les craquements des glaçons que l'écho reproduisait d'une façon sinistre, tout rendait effroyablement triste la position du *Forward*. Shandon comprit qu'il fallait le tirer de là et le conduire plus loin. Vingt-quatre heures après, suivant son estime, il avait pu s'écarter de cette côte funeste de deux milles environ. Mais ce n'était pas assez. Shandon se sentait envahir par la crainte, et la situation fautive où il se trouvait paralysait son énergie; pour obéir à ses instructions et se porter en avant, il avait jeté son navire dans une situation excessivement périlleuse; le halage mettait les hommes sur les dents; il fallait plus de trois heures pour creuser un canal de vingt pieds de long dans une glace qui avait communément de quatre à cinq pieds d'épaisseur; la santé de l'équipage menaçait déjà de s'altérer. Shandon s'étouffait du silence de ses hommes et de leur dévouement inaccoutumé; mais il craignait que ce calme ne précédât quelque orage prochain.

On peut donc juger de la pénible surprise, du désappointement, du désespoir même qui s'empara de son esprit, quand il s'aperçut que, par suite d'un mouvement insensible de l'icefield, le *Forward* repérait pendant la nuit du 18 au 19 tout ce qu'il avait gagné au prix de tant de fatigues; le matin, il se retrouvait en face du Pouce-du-Diable toujours menaçant, et dans une situation plus critique encore; les icebergs se multipliaient et passaient comme des fantômes dans le brouillard.

Shandon fut complètement démoralisé; il faut dire que l'effroi passa dans le cœur de cet homme intrépide et de celui de son équipage. Shandon avait entendu parler de la disparition du chien; mais il n'osa pas punir les coupables; il eût craint de provoquer une révolte. Le temps fut horrible pendant cette journée; la neige, soulevée en épais tourbillons, enveloppait le brick d'un voile impénétrable; parfois, sous l'action de l'ouragan, le brouillard se déchirait, et l'œil effrayé apercevait du côté de la terre ce Pouce-du-Diable dressé comme un spectre.

Le *Forward* ancré sur un immense glaçon, il n'y avait plus rien à faire, rien à tenter; l'obscurité s'accroissait, et l'homme de la barre n'eût pas aperçu James Wall qui faisait son quart à l'avant.

Shandon se retira dans sa cabine en proie à d'incessantes inquiétudes; le docteur mettait en ordre ses notes de voyage; des hommes de l'équipage, moitié restait sur le pont, et moitié dans la salle commune.

A un moment où l'ouragan redoubla de violence, le Pouce-du-Diable sembla se dresser démesurément au milieu du brouillard déchiré.

—Grand Dieu! s'écria Simpson en reculant avec effroi.

—Qu'est-ce donc? dit Foker.

Aussitôt les exclamations s'élevèrent de toutes parts.

—Il va nous écraser!

—Nous sommes perdus!

—Monsieur Wall! monsieur Wall!

—C'est fait de nous!

—Commandant! Commandant!

Ces cris étaient simultanément proférés par les hommes de quart.

Wall se précipita vers le gaillard d'arrière; Shandon, suivi du docteur, s'élança sur le pont, et regarda.

Au milieu du brouillard entr'ouvert, le Pouce-du-Diable paraissait s'être subitement rapproché du brick; il semblait avoir grandi d'une façon fantastique; à son sommet se dressait un second cône renversé et pivotant sur sa pointe; il menaçait d'écraser le navire de sa masse énorme; il oscillait, prêt à s'abattre. C'était un spectacle effrayant. Chacun recula instinctivement, et plusieurs matelots, se jetant sur la glace, abandonnèrent le navire.

—Que personne ne bouge! s'écria le commandant d'une voix sévère; chacun à son poste!

—Eh! mes amis, ne craignez rien, dit le docteur; il n'y a pas de danger! Voyez, commandant, voyez, monsieur Wall, c'est un effet de mirage, et pas autre chose!

—Vous avez raison, monsieur Clawbonny, répliqua maître Johnson; ces ignorants se sont laissés intimider par une ombre.

Après les paroles du docteur, la plupart des matelots s'étaient rapprochés, et de la crainte passaient à l'admiration de ce merveilleux phénomène, qui ne tarda pas à s'effacer.

—Ils appellent cela du mirage! dit Clifton; eh bien! le diable est pour quelque chose là-dedans, vous pouvez m'en croire.

—C'est sûr, lui répondit Gripper.

Mais le brouillard, en s'entr'ouvrant, avait montré aux yeux du commandant une passe immense et libre qu'il ne soupçonnait pas; elle tendait à l'écart de la côte; il résolut de profiter sans délai de cette chance favorable; les hommes furent disposés de chaque côté du chenal; de assés leurs furent tendues, et ils commencèrent à remorquer le navire dans la direction du nord.

Pendant de longues heures, cette manœuvre fut exécutée avec ardeur, quoique en silence; Shandon avait fait allumer les fourneaux pour profiter de ce chenal si heureusement découvert.

—C'est un hasard providentiel, dit-il à Johnson, et si nous pouvons gagner seulement quelques milles, peut-être serons-nous à bout de nos peines! Monsieur Brunton, activez le feu; dès que la pression sera suffisante, vous me ferez prévenir. En attendant, que nos hommes redoublent de courage; ce sera autant de gagné. Ils ont hâte de s'éloigner du Pouce-du-Diable! eh bien! nous profiterons de leurs bonnes dispositions.

Tout d'un coup, la marche du brick fut brusquement suspendue.

—Qu'y a-t-il? demanda Shandon. Wall, est-ce que nous avons cassé nos remorques?

—Mais non, commandant, répondit Wall en se penchant au-dessus du bastingage. Hé! voilà les hommes qui rebroussement chemin; ils grimpent sur le navire; ils ont l'air d'être en proie à une étrange frayeur!

—Qu'est-ce donc? s'écria Shandon en se précipitant à l'avant du brick.

—A bord! à bord! s'écriaient les matelots avec l'accent de la plus vive terreur.

Shandon regarda dans la direction du nord et frissonna malgré lui.

Un animal étrange, aux mouvements effrayants, dont la langue fumante sortait d'une gueule énorme, bondissait à une encablure du navire; il paraissait avoir plus de vingt pieds de haut; ses poils se hérissaient; il poursuivait les matelots, se mettait en arrêt sur eux, tandis que sa queue formidable, longue de dix pieds, balayait la neige et le soulevait en épais tourbillons. La vue d'un pareil monstre glaça d'effroi les plus intrépides.

—C'est un ours! disait l'un.

—C'est la bête du Gévaudan!

—C'est le lion de l'Apocalypse!

Shandon courut à sa cabine prendre un fusil toujours chargé; le docteur sauta sur ses armes, et se tint prêt à faire feu sur cet animal, qui par ses dimensions rappelait les quadrupèdes antédiluviens.

Il approchait, en faisant des bonds immenses; Shandon et le docteur firent feu en même temps, et soudain la détonation de leurs armes, ébranlant les couches de l'atmosphère, produisit un effet inattendu.

Le docteur regarda avec attention, et ne put s'empêcher d'éclater de rire.

—La réfraction! dit-il.

—La réfraction! s'écria Shandon.

Mais une exclamation terrible de l'équipage les interrompit.

—Le chien! fit Clifton.

—Le dog-captain! répétèrent ses camarades.

—Lui! s'écria Pen, toujours lui!

En effet, c'était lui qui, brisant ses liens, avait pu revenir à la surface du champ par une autre crevasse. En ce moment la réfraction, par un phénomène commun sous ces latitudes, lui donnait des dimensions formidables, que l'ébranlement de l'air avait dissipées; mais l'effet fâcheux n'en était pas moins produit sur l'esprit des matelots, peu disposés à admettre l'explication du fait par des raisons purement physiques. L'apparition du Pouce-du-Diable, la réapparition du chien dans ces circonstances fantastiques, achevèrent d'égarer leur moral, et les murmures éclatèrent de toutes parts.

CHAPITRE XII.—LE CAPITAINE HATTERAS

Le *Forward* avançait rapidement sous vapeur entre les ice-fields et les montagnes de glace. Johnson tenait lui-même la barre. Shandon examinait l'horizon avec son *sans-spectacle*; mais sa joie fut de courte durée, car il reconnut bientôt que la passe aboutissait à un cirque de montagnes.

Cependant, aux difficultés de revenir sur ses pas, il préféra les chances de poursuivre sa marche en avant.

Le chien suivait le brick en courant sur la plaine, mais il se tenait à une distance assez grande. Seulement, s'il restait en arrière, on entendait un sifflement singulier qui le rappelait aussitôt.

La première fois que ce sifflement se produisit, les matelots regardèrent autour d'eux; ils étaient seuls sur la glace, réunis en conciliabule; pas un étranger, pas un inconnu; et cependant, ce sifflement se fit encore entendre à plusieurs reprises.

Clifton s'en alarma le premier.

—Entendez-vous? dit-il, et voyez-vous comme cet animal bondit quand il s'entend siffler?

—C'est à ne pas y croire, répondit Gripper.

—C'est fini! s'écria Pen; je ne vais pas plus loin.

—Pen a raison, répliqua Brunton; c'est tenter Dieu.

—Tenter le diable, répondit Clifton. J'aime

mieux perdre toute ma part de bénéfice que de faire un pas de plus.

—Nous n'en reviendrons pas, fit Bolton avec abattement.

L'équipage en était arrivé au plus haut point de démoralisation.

—Pas un pas de plus! s'écria Wolsten; est-ce votre avis?

—Oui, oui! répondirent les matelots.

—Eh bien, dit Bolton, allons trouver le commandant; je me charge de lui parler.

Les matelots, en groupe serré, se dirigèrent vers la dunette.

Le *Forward* pénétrait alors dans un vaste cirque qui pouvait mesurer huit cents pieds de diamètre; il était complètement fermé, à l'exception d'une seule issue, par laquelle arrivait le navire.

Shandon comprit qu'il venait s'emprisonner lui-même. Mais que faire? Comment revenir sur ses pas? Il sentit toute sa responsabilité; sa main se crispait sur sa lunette.

Le docteur regardait en se croisant les bras, et sans mot dire; il contemplant les murailles de glace, dont l'altitude moyenne pouvait dépasser trois cents pieds. Un dôme de brouillard demeurait suspendu au-dessus de ce gouffre.

Ce fut en ce moment que Bolton adressa la parole au commandant.

—Commandant, lui dit-il d'une voix émue, nous ne pouvons pas aller plus loin.

—Vous dites? répondit Shandon, à qui le sentiment de son autorité méconnue fit monter la colère au visage.

—Nous disons, commandant, reprit Bolton, que nous avons assez fait pour ce capitaine invisible, et nous sommes décidés à ne pas aller plus avant.

—Vous êtes décidés?... s'écria Shandon. Vous parlez ainsi, Bolton! prenez garde!

—Vos menaces n'y feront rien, répondit brutalement Pen; nous n'irons pas plus loin!

Shandon s'avançait vers ses matelots révoltés, lorsque le maître d'équipage vint lui dire à voix basse:

—Commandant, si nous voulons sortir d'ici, nous n'avons pas une minute à perdre. Voilà un ice-berg qui s'avance dans la passe; il peut boucher toute issue, et nous retenir prisonniers.

Shandon revint examiner la situation.

—Vous me rendez compte de votre conduite plus tard, vous autres, dit-il en s'adressant aux mutins. En attendant, vite de bord!

Les marins se précipitèrent à leur poste. Le *Forward* évolua rapidement; les fourneaux furent chargés de charbon; il fallait gagner de vitesse sur la montagne flottante. C'était une lutte entre le brick et l'ice-berg; le premier courait vers le sud pour passer le second dérivait vers le nord, prêt à former tout passage.

—Chauffez, chauffez! s'écria Shandon à toute vapeur! Brunton, m'entendez-vous?

Le *Forward* glissait comme un oiseau au milieu des glaçons épars que sa proue tranchait vivement; sous l'action de Phélicie, la coque du navire frémissait, et le manomètre indiquait une tension prodigieuse de la vapeur; celle-ci sifflait avec un bruit assourdissant.

—Chargez les soupapes! s'écria Shandon.

Et l'ingénieur obéit, au risque de faire sauter le bâtiment.

Mais ses efforts désespérés devaient être vains; l'ice-berg, saisi par un courant sous-marin, marchait rapidement vers la passe; le brick s'en trouvait encore éloigné de trois encablures, quand la montagne, entrant comme un coin dans l'intervalle libre, adhéra fortement à ses voisins et ferma toute issue.

—Nous sommes perdus! s'écria Shandon, qui ne put retenir cette imprudente parole.

—Perdus! répéta l'équipage.

—Sauve qui peut! dirent les uns.

—A la mer les embarcations! dirent les autres.

—A la cambuse! s'écrièrent Pen et quelques-uns de sa bande, et s'il faut nous noyer, noyons-nous dans le gin!

Le désordre arriva à son comble parmi ces hommes, qui rompaient tout frein. Shandon se sentit débordé; il voulut commander; il balbutia; il hésita; sa pensée ne put se faire jour à travers ses paroles. Le docteur se promenait avec agitation. Johnson se croisait les bras stoïquement et se taisait.

Tout d'un coup une voix forte, énergique, impérieuse, se fit entendre et prononça ces paroles:

—Tout le monde à son poste! pare à virer.

Johnson tressaillit, et sans s'en rendre compte, il fit rapidement tourner la roue du gouvernail.

Il était temps; le brick, lancé à toute vitesse, allait se briser sur les murs de sa prison.

Mais tandis que Johnson obéissait instinctivement, Shandon, Clawbonny, l'équipage, tous, jusqu'au chauffeur Waren qui abandonna ses foyers, jusqu'au noir Strong qui laissa ses fourneaux, tous se trouvèrent réunis sur le pont, et tous virent sortir de cette cabine, dont il avait seul la clef, un homme...

Cet homme, c'était le matelot Garry.

—Monsieur! s'écria Shandon en palissant. Garry... vous... de quel droit commandez-vous ici?...

—Duk! fit Garry en reproduisant ce sifflement qui avait tant surpris l'équipage.

Le chien, à l'appel de son vrai nom, sauta d'un bond sur la dunette, et vint se coucher tranquillement aux pieds de son maître.

L'équipage ne disait mot. Cette clef que devait posséder seul le capitaine du *Forward*, ce chien envoyait par lui et qui venait pour ainsi dire constater son identité, cet accent de commandement auquel il était impossible de se mé-

prendre, tout cela agit fortement sur l'esprit des matelots, et suffit à établir l'autorité de Garry.

D'ailleurs, Garry n'était plus reconnaissable; il avait abattu les larges favoris qui encadraient son visage, et sa figure ressortait plus impassible encore, plus énergique, plus impérieuse; revêtu des habits de son rang déposés dans sa cabine, il apparaissait avec les insignes du commandement.

Aussi, avec cette mobilité naturelle, l'équipage du *Forward*, emporté malgré lui-même, s'écria d'une seule voix :

« Hurrah ! hurrah ! hurrah pour le capitaine ! »

— Shandon, dit celui-ci à son second, faites ranger l'équipage; je vais le passer en revue.

Shandon obéit, et donna ses ordres d'une voix altérée. Le capitaine s'avança au-devant de ses officiers et de ses matelots, disant à chacun ce qu'il convenait de lui dire, et le traitant selon sa conduite passée.

Quand il eut fini son inspection, il remonta sur la dunette, et d'une voix calme il prononça les paroles suivantes :

« Officiers et matelots, je suis un Anglais, comme vous, et ma devise est celle de l'amiral Nelson :

« L'Angleterre attend que chacun fasse son devoir ! »

« Comme Anglais, je ne veux pas, nous ne voulons pas que de plus hardis aillent là où nous n'aurions pas été. Comme Anglais, je ne souffrirai pas, nous ne souffrirons pas que d'autres aient la gloire de s'élever plus au nord. Si jamais pied humain doit fouler la terre du pôle, il faut que ce soit le pied d'un Anglais ! Voici le pavillon de notre pays. J'ai armé ce navire, j'ai consacré ma fortune à cette entreprise, j'y consacrerai ma vie et la vôtre, mais ce pavillon flottera sur le pôle boréal du monde. Ayez confiance. Une somme de mille livres sterling (2) vous sera acquise par chaque degré que nous gagnerons dans le nord à partir de ce jour. Or, nous sommes par la soixante-douzième, et il y en a quatre-vingt-dix. Comptez. Mon nom d'ailleurs vous répondra de moi. Il signifie énergie et patriotisme. Je suis le capitaine Hatteras ! »

— Le capitaine Hatteras ! s'écria Shandon. Et ce nom, bien connu du marin anglais, courut soudainement parmi l'équipage.

« Maintenant, reprit Hatteras, que le brick soit ancré sur les glaçons; que les fourneaux s'éteignent et que chacun retourne à ses travaux habituels. Shandon, j'ai à vous entretenir des affaires du bord. Vous me rejoindrez dans ma cabine, avec le docteur, Wall et le maître d'équipage. Johnson, faites rompre les rangs. »

Hatteras, calme et froid, quitta tranquillement la dunette, pendant que Shandon faisait assurer le brick sur ses ancrs.

Qu'était donc cet Hatteras, et pourquoi son nom faisait-il une si profonde impression sur l'équipage ?

John Hatteras, fils unique d'un brasseur de Londres, mort six fois millionnaire en 1852, embrassa, jeune encore, la carrière maritime, malgré la brillante fortune qui l'attendait. Non qu'il fut poussé à cela par la vocation du commerce, mais l'instinct des découvertes géographiques le tenait au cœur; il rêva toujours de poser le pied là où personne ne l'eût posé encore.

A vingt ans déjà, il possédait la constitution vigoureuse des hommes mûres et sanguins; une figure énergique, à lignes géométriquement arrêtées, un front élevé et perpendiculaire au plan des yeux, ceux-ci beaux, mais froids, des lèvres minces dessinant une bouche avare de paroles, une taille moyenne, des membres solidement articulés et nus par des muscles de fer, formaient l'ensemble d'un homme doué d'un tempérament à toute épreuve. A le voir, on le sentait audacieux, à l'entendre, froidement passionné; c'était un caractère à ne jamais reculer, et prêt à jouer la vie des autres avec autant de conviction que la sienne. Il fallait donc y regarder à deux fois avant de le suivre dans ses entreprises.

John Hatteras portait haut la fierté anglaise, et ce fut lui qui fit un jour à un Français cette orgueilleuse réponse.

« Les Français disaient devant lui avec ce qu'il supposait être de la politesse, et même de l'amabilité :

« Si je n'étais Français, je voudrais être Anglais. »

— Si je n'étais Anglais, moi, répondit Hatteras, je voudrais être Français. »

On peut juger l'homme par la réponse.

Il eût voulu, par-dessus tout, réserver à ses compatriotes le monopole des découvertes géographiques; mais, à son grand désespoir, ceux-ci avaient peu fait, pendant les siècles précédents, dans la voie des découvertes.

L'Amérique était due au Génois Christophe Colomb, les Indes aux Portugais Vasco de Gama, la Chine au Portugais Fernand d'Andrada, la Terre de Feu au Portugais Magellan, le Canada au Français Jacques Cartier, les îles de la Sonde, le Labrador, le Brésil, le cap de Bonne-Espérance, les Açores, Madère, Terre-Neuve, la Guinée, le Congo, le Mexique, le cap Blanc, le Groenland, l'Islande, la mer du Sud, la Californie, le Japon, le Cambodge, le Pérou, le Kamtchatka, les Philippines, le Spitzberg, le cap Horn, le détroit de Behring, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Bretagne, la Louisiane, l'île de Jean-Mayer, à des Islandais, à des Scandinaves, à des Russes, à des Portugais, à des Danois, à des Espagnols, à des Gé-

nois, à des Hollandais; mais pas un Anglais ne figurait parmi eux, et c'était un désespoir pour Hatteras de voir les signes exclus de cette glorieuse phalange des navigateurs qui firent les grandes découvertes des XV^e et XVI^e siècles.

Hatteras se consolait un peu en se reportant aux temps modernes; les Anglais prenaient leur revanche avec Sturt, Donal, Stuart, Burke, Willis, King, Gray, en Australie, avec Palliser en Amérique, avec Cyril Graham, Wadlington, Cunningham dans l'Inde, avec Burton, Speeke, Grant, Livingstone en Afrique.

Mais cela ne suffisait pas; pour Hatteras, ces hardis voyageurs étaient plutôt des perfectionneurs que des inventeurs; il fallait donc trouver mieux, et John eût inventé un pays pour avoir l'honneur de le découvrir.

Or, il avait remarqué que si les Anglais ne formaient pas majorité parmi les découvreurs anciens, et que s'il fallait remonter à Cook pour obtenir la Nouvelle-Calédonie en 1774 et les îles Sandwich où il périt en 1778, il existait néanmoins un coin du globe sur lequel ils semblaient avoir réuni tous leurs efforts.

C'étaient précisément les terres et les mers boréales du nord de l'Amérique.

En effet, le tableau des découvertes polaires se présente ainsi :

La Nouvelle-Zélande, découverte par Willoughby en 1583	
L'île de Weigatz ..	Barrrough .. 1586
La côte ouest du Groenland ..	Davis .. 1585
Le détroit de Davis ..	Davis .. 1587
Le Spitzberg ..	Willoughby .. 1596
La baie d'Hudson ..	Hudson .. 1610
La baie de Baffin ..	Baffin .. 1616

Pendant ces dernières années, Hearne, Mackenzie, John Ross, Parry, Franklin, Richardson, Beecher, James Ross, Back, Dease, Simpson, Rae, Inglefield, Belcher, Austin, Kellet, Moore, MacClure, Kennedy, MacClintock, fouillèrent sans interruption ces terres inconnues.

On avait bien délimité les côtes septentrionales de l'Amérique, à peu près découvert le passage du nord-ouest, mais ce n'était pas assez; il y avait mieux à faire, et ce mieux, John Hatteras l'avait deux fois tenté en armant deux navires à ses frais; il voulait arriver au pôle même, et couronner la série des découvertes anglaises par une tentative du plus grand éclat.

Parvenir au pôle, c'était le but de sa vie.

Après d'assez beaux voyages dans les mers du sud, Hatteras essaya pour la première fois, en 1846, de s'élever au nord par la mer de Baffin; mais il ne put dépasser le soixante-quatorzième degré de latitude; il monta le sloop *Hallifax*; son équipage eut à souffrir des tourments atroces, et John Hatteras poussa si loin son aventureuse témérité, que désormais les marins furent peu tentés de recommencer de semblables expéditions sous un pareil chef.

Cependant, en 1850, Hatteras parvint à enrouler sur la goélette le *Forward* une vingtaine d'hommes déterminés, mais déterminés surtout par le haut prix offert à leur audace. Ce fut dans cette occasion que le Dr. Clawbonny entra en correspondance avec John Hatteras, qu'il ne connaissait pas, et demanda à faire partie de l'expédition; mais la place de médecin était prise, et ce fut heureux pour le docteur.

Le *Forward*, en suivant la route prise par le *Neptune* d'Arberdeen en 1817, s'éleva au nord du Spitzberg jusqu'au soixante-seizième degré de latitude. Là, il fallut hiverner; mais les souffrances furent telles et le froid si intense, que pas un homme de l'équipage ne revint à l'Angleterre, à l'exception du seul Hatteras, rapatrié par un baleinier danois, après une marche de deux cents milles à travers les glaces.

La sensation produite par ce retour d'un seul homme fut immense. Qui oserait désormais suivre Hatteras dans ses folles tentatives? Cependant, il ne désespéra pas de recommencer. Son père, le brasseur, mourut, et il devint possesseur d'une fortune de nabab.

Sur ces entrefaites, un fait géographique se produisit, qui porta le coup le plus sensible à John Hatteras.

Un brick, l'*Advance*, monté par dix-sept hommes, armé par le négociant Grinnel, commandé par le docteur Kane, et envoyé à la recherche de sir John Franklin, s'éleva, en 1853, par la mer de Baffin et le détroit de Smith, jusqu'au-delà du quatre-vingt-deuxième degré de latitude boréale, plus près du pôle qu'aucun de ses devanciers.

Or, ce navire était américain, ce Grinnel était Américain, ce Kane était Américain !

On comprendra facilement que le dédain de l'Anglais pour le Yankee se changea en haine dans le cœur d'Hatteras; il résolut de dépasser à tout prix son audacieux concurrent, et d'arriver au pôle même.

Depuis deux ans, il vivait incognito à Liverpool. Il passait pour un matelot. Il reconnut dans Richard Shandon l'homme dont il avait besoin; il lui fit ses propositions par lettre anonyme, ainsi qu'au docteur Clawbonny. Le *Forward* fut construit, armé, équipé. Hatteras se garda bien de faire connaître son nom; il n'eût pas trouvé un seul homme pour l'accompagner. Il résolut de ne prendre le commandement du brick que dans des conjonctures impérieuses, et lorsque son équipage serait engagé assez avant pour ne pas reculer; il avait en réserve, comme on l'a vu, de telles offres d'argent à faire à ses hommes, que pas un ne refuserait de le suivre jusqu'au bout du monde.

Et c'était bien au bout du monde, en effet, qu'il voulait aller.

Or, les circonstances étant devenues critiques, John Hatteras n'hésita plus à se déclarer.

Son chien, le fidèle Duk, le compagnon de ses traversées, fut le premier à le reconnaître,

et, heureusement pour les braves, malheureusement pour les timides, il fut bien et dûment établi que le capitaine du *Forward* était John Hatteras.

(A continuer.)

LES CANADIENS DE L'OUEST

—
JOSEPH ROLETTE

—
XVI

Les autorités américaines passèrent plusieurs traités en 1828 avec les sauvages de la Prairie-du-Chien pour acquérir d'eux des étendues de terre considérables. L'un eut lieu le 29 juillet avec les Chippewas, Ottawas et Potowatomies, et l'autre, le 1^{er} août, avec les Winnebagoes. Les commissaires américains étaient le respecté colonel Pierre Ménard, de Kaskaskia, le général John McNeil, et M. Caleb Atwater. Antoine Leclair, Jacques Methé, Pierre Paquet, Michel Brisebois agirent comme interprètes.

Pour mieux inspirer le respect aux sauvages, les négociations se firent avec beaucoup de pompe. Les commissaires des États-Unis étaient entourés d'un brillant état-major, des agents, sous-agents, interprètes, et d'un grand nombre de soldats armés jusqu'aux dents. Beaucoup de dames, entre autres madame Rolette et ses demoiselles, vêtues de leurs plus riches toilettes, ajoutaient par leur présence à l'éclat de la cérémonie. De leur côté, les principaux chefs indiens portaient leurs habits d'apparat, leurs plus brillants plumages, leurs armes de guerre traditionnelles; leurs squaws exhibaient fièrement leurs plus riches étoffes, leurs broderies les plus fines, les plus étincelantes; et tout cela formait un tableau bien disparate, mais qui ne laissait pas que d'être fort pittoresque.

Avant de conclure le traité du 29 juillet, le chef des Winnebagoes, appelé le Petit-Cerf, prononça un discours fort remarquable, en ce qu'il renferme une protestation touchante contre les empiétements des Américains, qui, d'année en année, les obligeaient, moyennant de faibles compensations, à leur vendre des portions considérables de leur pays, pour les refouler finalement dans les vastes déserts du Far-West. Le Petit-Cerf fit voir en cette circonstance combien le souvenir de la France était encore cher aux sauvages, en faisant constater sa conduite toute de bienveillance à leur égard avec les procédés trop souvent arbitraires des États-Unis. Voici, du reste, ses propres paroles, telles que recueillies par M. Atwater, l'un des commissaires américains :

Pères ! Le premier homme blanc que nous connaissons était un Français. Il vécut au milieu de nous, et à notre façon. Il se peignit, fuma sa pipe avec nous, chanta et dansa avec nous, et maria nos squaws; mais il ne nous demanda pas d'acheter nos terres ! L'habit rouge (l'Anglais) vint ensuite; il nous donna de beaux habits, des couteaux, des fusils, des trappes, des couvertes et des joyaux; il fit assise nos chefs et nos guerriers à sa table; leur fit porter l'épaulette; leur donna des commissions, et suspendit des médailles sur leurs poitrines; mais il ne nous demanda jamais de lui vendre notre pays ! Il fut suivi de l'habit bleu (l'Américain), qui avait à peine vu une petite partie de notre pays, qu'il désira voir une carte de tout le reste. Et il l'avait à peine vu, qu'il nous demanda de le lui vendre en entier. Le gouverneur Cass nous pressa l'an dernier, à la Baie-Verte, de lui vendre tout notre pays, et, maintenant, vous, Pères, vous réitérez cette demande. Pourquoi désireriez-vous ajouter notre petit pays au vôtre qui est déjà si grand ? Lorsque je me rendis à Washington pour voir votre grand Père, j'aperçus de grandes maisons tout le long de la route; de fait, Washington, Baltimore, Philadelphie et New-York sont de grandes et splendides cités. La maison du Président était si grande et si belle; les tapis, les tables, les glaces, les chaises et tous les autres articles si magnifiques, qu'en y entrant je crus me trouver dans le ciel, et voir le Grand-Esprit dans la personne du vieillard qui l'habitait; ce n'est que lorsqu'il nous eut serré la main et qu'il eut embrassé nos squaws que je vis qu'il était semblable à nous, qu'il n'était qu'un homme !

Vous nous demandez de vendre notre pays et d'aller nous réfugier dans les régions immenses de l'Ouest.

Nous ne possédons pas cette contrée; le dain, le cerf, l'élan, le castor et le buffle qui l'habitent ne nous appartiennent pas, et nous n'avons pas le droit de les tuer. Nos femmes et nos enfants, assis maintenant en arrière de nous, nous sont chers, tout comme notre pays où reposent en paix les os de nos ancêtres.

Pères ! Ayez pitié d'un peuple faible en nombre, pauvre et sans secours. Vous voulez avoir notre pays ? Le vôtre est plus grand que le nôtre. Avez-vous besoin de nos wigwams ? Vous habitez des palais. Avez-vous besoin de nos chevaux ? Les vôtres sont plus gros et meilleurs que les nôtres. Avez-vous besoin de nos femmes ? Les vôtres qui sont assises maintenant en arrière de vous — en indiquant madame Rolette, ses superbes filles, et les dames des officiers de la garnison — sont plus belles et plus richement vêtues que les nôtres. Regardez-les donc. En vérité, Pères, quel peut être votre motif ?

Ces traités, arrachés trop souvent par l'intimidation, les menaces, les promesses, ou l'influence de l'eau-de-vie, n'avaient pas toujours pour effet d'assurer une paix durable avec les tribus indiennes. Le feu de la vengeance couvait quelque temps sous la cendre, puis éclatait tout à coup avec une violence extraordinaire. Il suffisait qu'un chef de valeur se mit à la tête des sauvages, et réchauffât leur courage, pour voir recommencer ces luttes sanglantes qui sont une tache dans l'histoire des États-Unis et la condamnation de leur politique envers les premiers habitants de ce pays.

Ainsi, il n'y avait pas longtemps que les traités de la Prairie-du-Chien étaient signés, que déjà les tribus déterraient la hache de guerre. Elles avaient à leur tête le terrible Black-Hawk, l'idole de sa race, la terreur de ses ennemis, le digne émule des Pontiac et des Tecumseh.

La Prairie-du-Chien se trouvait trop près du théâtre des hostilités pour ne pas en ressentir le contre-coup. Plusieurs engagements eurent lieu dans les alentours, et Rolette dut prendre part, le 1^{er} août 1832, à un combat, à quarante milles en amont de la Prairie-du-Chien, sur la rive nord du Mississippi, dans lequel les Indiens perdirent 23 guerriers, en outre d'un grand nombre de blessés. Un témoin oculaire cité par Samuel G. Drake (1), dit que la lutte fut très-sérieuse, et que Rolette se battit comme un brave.

Black-Hawk résista longtemps et vaillamment aux troupes américaines. Celles-ci tentèrent bien des fois de cerner ses bandes peu nombreuses, et d'engager une action décisive, mais elles paraissaient insaisissables. Finalement, ses forces s'épuisant, et les soldats américains devenant « plus nombreux que les feuilles de la forêt, » il fut capturé et livré au général Street, à la Prairie-du-Chien, le 27 août 1832, quelques semaines après une bataille désastreuse, qui anéantit ses dernières chances de succès.

On prête de fières paroles à Black-Hawk lorsqu'il fut fait captif, entre autres les suivantes :

Black-Hawk est un véritable sauvage, et dédaigne de se lamenter comme un squaw. Il ne regrette que sa femme, ses enfants, ses amis. Peu lui importe le sort qui l'attend. Il s'inquiète seulement de sa nation et des Indiens. Ils souffriront. Il déplore leur sort. Les blancs ne scalpent pas, mais ils font pis; ils empoisonnent le cœur; il n'est pas pur chez eux. Ses frères ne seront pas scalpés, mais avant longtemps ils seront comme des blancs, de sorte qu'on ne pourra plus avoir confiance en eux, et comme dans les établissements des blancs, il faudra parmi eux autant d'officiers qu'il y aura d'hommes pour maintenir l'ordre.

Adieu ! ma nation ! Black-Hawk a essayé de te sauver et de te venger. Il a bu le sang de quelques-uns des blancs. Il a été fait prisonnier, et il a vu ses plans échouer. Il n'a pu faire davantage. Il est près de sa fin. Son soleil va se coucher et ne se lèvera plus jamais. Adieu à Black-Hawk.

Black-Hawk s'attendait à la mort, mais il fut épargné. On l'enferma d'abord à Jefferson Barracks, à environ neuf milles de Saint-Louis; puis on le conduisit à Washington, où il eut une entrevue avec le Président; on lui fit visiter ensuite les principales villes américaines, où il fut partout fêté et acclamé par un immense concours de population. Il promit de vivre désormais en paix avec les blancs, dont il reconnut la puissance, et il fut rendu à la liberté, au mois d'août 1833, ainsi que ses autres compagnons de captivité; ce qui produisit un bon effet sur la population indienne.

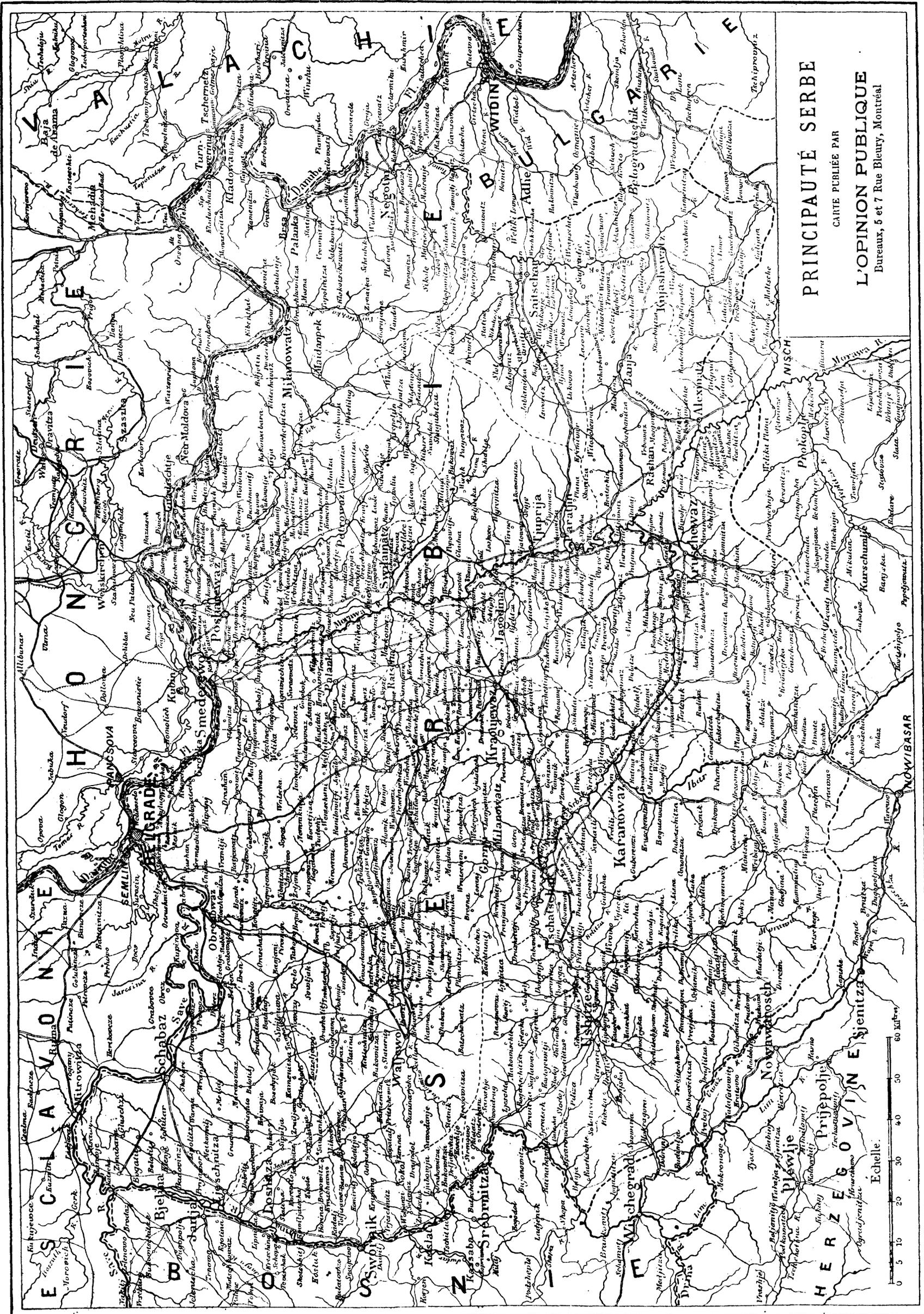
JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

(1) *England expects every one to do his duty.*

(2) 25,000 francs.

(1) *Biographical History of the Indian North America*, p. 128.



PRINCIPAUTÉ SERBE
 CARTE PUBLIÉE PAR
 L'OPINION PUBLIQUE
 Bureaux, 5 et 7 Rue Bleury, Montréal

CARTE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE



LE PRINCE MILAN DE SERBIE



LE GÉNÉRAL ZICH, PREMIER AIDE DE CAMP
DU PRINCE MILAN



LE GÉNÉRAL TCHERNAIEFF, COMMANDANT
EN CHEF DE L'ARMÉE SERBE



LA PRINCESSE NATHALIE PETROWNA
DE SERBIE



CAMP DU GÉNÉRAL ZICH—COSTUMES DE L'ARMÉE SERBE EN CAMPAGNE

NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

III

AU LAC DES NEIGES

(Suite et fin)

« Nous ramassons le jeune chasseur plus mort que vif et nous l'étendons sur une couverture, où, petit à petit, il recouvre ses sens. Après nous avoir raconté ses impressions, ses trances, il me demanda :

—Que pensiez-vous de moi, père Sioui ?

—J'étais sûr qu'il n'y avait aucun danger pour vous.

—Pas de danger ! mais si la bête eût fait un pas, j'étais un homme mort. Pas de danger ! Ah, c'est que vous étiez éloigné ; vous ne l'avez pas vue comme moi, l'œil plein de feu, sa chair frémissant sous un souffle de rage, la crinière hérissée, secouant ses cornes de démon, et m'inondant de sang à chaque respiration. Pas de danger ! J'aurais voulu vous y voir.

—Si je dis, monsieur, qu'il n'y avait pas de danger, c'est que j'avais levé la main sur l'animal, et que, dès lors, il lui était impossible de vous toucher.

—En voilà une bonne, par exemple !

—Comme il vous plaira, monsieur, mais je puis vous prouver que je dis la vérité.

—Ta preuve doit être curieuse.

—Ma preuve, vous la trouverez sous la peau du front de l'original, sur son crâne même où ma main a laissé son empreinte.

—Vous prenez-vous pour des imbéciles, père Sioui ?

—Si je ne vous montre pas la marque de ma main et de mes cinq doigts sur le crâne de la bête, tout pauvre que je suis, je consens à perdre tous mes frais de l'excursion.

—Eh bien ! père Thomas, si tu me montres cette marque, je te donne, moi, dix dollars.

—Vous en convenez devant votre ami ?

—Je t'en donne plus que dix, je t'en donne vingt.

« Sans plus hasarder, je me mis à écorcher la bête en commençant par la tête, que je coupai, après en avoir enlevé la peau.

« Je l'apportai au jeune officier, en lui montrant la marque indiquée. Elle était parfaitement tracée ; la main avec les cinq doigts y apparaissaient nettement dessinés.

—Tu auras tes vingt piastres, comme je te l'ai promis, me dit l'officier, mais tu n'y gagneras rien ; car, à partir de ce moment-ci, je ne chasserai plus avec toi.

—Vous me prenez donc pour un sorcier ?

—A peu près.

« Je me mis alors à sourire, en lui répondant que je n'étais pas le seul sorcier parmi nous ; que son compagnon de chasse avait marqué le mâle original qu'il avait abattu, de la même façon. Et, de fait, il fut constaté qu'un signe semblable existait sur le front de l'autre bête. Le petit que nous tuâmes à côté de sa mère portait également le même sceau.

—Et comment expliquez-vous cela, père Sioui ?

—Je l'explique par un trait de la bonté de Dieu à l'égard du pauvre chasseur sauvage. Primitivement, l'original était un animal féroce, dangereux pour les hommes. Le chasseur indien, qui comptait sur sa chair pour se nourrir, sur sa peau pour se vêtir ou pour se fabriquer des embarcations, sur ses nerfs pour se faire des lignes et des engins de pêche, se plaignit à Dieu de la force de ce gibier, sa principale ressource, contre laquelle ses armes étaient presque impuissantes. Dieu eut pitié du pauvre Indien, et il toucha le front de l'original de sa main, en lui imprimant par là la crainte de l'homme. Depuis ce temps, ces animaux ont gardé l'empreinte de la main divine, et le chasseur indien vient à bout du plus fongueux original avec une simple lance armée d'une pierre aiguisée à défaut de fer.

« Le jeune officier me compta mes vingt piastres : ce qui ne m'empêcha pas de continuer la chasse avec lui.

« Comme nous revenions, longeant les bords de la rivière Montmorency, je fis lever un vieil original solitaire que je poursuivis l'espace de plusieurs milles. Arrivé à une distance de cinq ou six lieues d'ici,

je l'aperçus sur une pointe avancée, formée d'un rocher coupé à pic, où la rivière fait un saut de cinquante à soixante pieds. J'épaulais mon fusil pour le tirer, mais il bondit tout à coup et disparut dans le gouffre. M'étant avancé jusque sur le bord du précipice, je l'aperçus nageant dans le brouillard que forme la chute d'eau, s'efforçant de remonter sur la glace qui se brisait sous son poids. Inutile de le tirer ainsi dans l'eau, il eût été perdu pour moi sans retour. Je cherchai des yeux une pente qui me permit de descendre sur la rivière, ce que je trouvai facilement. Dès que l'original m'aperçut venant à lui, il fit un bond désespéré qui le porta sur la glace ferme, puis il reprit sa course dans les bois : mais, saisi par le froid, couvert d'épais glaçons qui le fatiguent et gênent ses mouvements, il tombe bientôt au pas. Je le laisse faire sans trop le harceler, voyant qu'il prenait la direction des habitations. Je le conduisis ainsi devant moi comme une vache que l'on mène au marché, jusqu'à une faible distance des établissements du *Château-Richer*. Là, je lui fis grâce en lui donnant son coup de mort, presqu'à bout portant de mon fusil. Nous pûmes ainsi, sans trop de fatigues, ajouter une belle peau aux trois autres, et transporter à la ville une bonne quantité de viande, pour régaler nos deux jeunes officiers et leurs amis. »

* *

Dans son *Album du Touriste*, M. J. M. LeMoine fait une description de l'original qui ne laisse rien à désirer, et de beaucoup plus exacte et plus vraie que celles des auteurs français. Il rappelle en passant le récit d'une chasse au caribou, dû à la plume de M. Dorval, de l'Assomption, une délicate friandise que les journaux du temps se sont passée à la ronde.

On ne chasse plus au caribou comme au temps de Champlain—avec des *elos en triangles*—mais les pièges décrits par lui sont encore les mêmes qu'emploient nos chasseurs.

Il n'y a non plus rien à contredire des récits de chasse contenus dans les *Relations des Jésuites*. La chasse au castor, surtout à la tranchée, n'a jamais été aussi parfaitement décrite.

* *

Samedi, 25 mars.—Capture de trois autres touradis, presqu'aussi gros que les trois premiers ; nous reprenons courage.

Dimanche, 26 mars.—Temps froid, soleil brillant, vent toujours nord-ouest.

Lundi, 27 mars.—Le vent s'est apaisé, le soleil nous réchauffe sensiblement, mais j'observe qu'il est entouré d'un halo de sinistre augure. La glace fait entendre des craquements prolongés, ou des coups sourds, comme si elle était bombardée en dessous. Un peu soulagé de ma douleur au genou, je me hasarde à aller visiter les lignes des îles, à quatre milles de la cabane. Nous n'y trouvons rien. Paul et Pitre couchent près de là, dans la cabane de M. Gagné, afin de faire la levée le lendemain et venir nous joindre de bonne heure, pour nous mettre en route sur Québec.

Mardi, 28 mars.—Une tempête de neige s'est déclarée dans la nuit. Nous nous éveillons sur le jour, à moitié asphyxiés dans la fumée que fait la poêle. On ouvre la porte, et on se trouve en face d'un banc de neige qui la bouche à plein de haut en bas. Il faut y faire une trouée pour pouvoir dégager notre tuyau enneigé avec la cabane. Sur le lac, la neige roule par épais tourbillons. On voit à peine à dix pas devant soi. Sur la croûte unie, elle se dispose par rangées de vagues qui semblent se diriger vers le rivage. Paul et Pitre arrivent sans avoir fait pêche. Ils ont peu souffert de la tempête, parce qu'ils avaient le vent au dos.

La question du départ s'agite. Paul est d'avis qu'il vaut mieux partir, pendant que la neige est légère. La tempête va durer toute la journée, et demain, nous aurons peut-être trois pieds de neige, lorsque nous n'en avons encore que dix-huit pouces. Qui sait ? peut-être même ne pourrions-nous pas quitter demain ! Et nos provisions sont presque épuisées. En-

core une journée de retard, et nous n'aurons plus que du thé, du sucre et du tabac pour tous reliefs.

Ces raisons me paraissent bonnes, mais Wilbrod et moi, nous nous en rapportons à l'expérience et à la sagesse du père Thomas, qui décide qu'il est plus prudent de rester. Son fils Pitre est du même avis. Nous restons.

Mal nous en prit, car la tempête ne relâcha que sur les dix heures le lendemain, laissant après elle au-delà de deux pieds d'une neige lourde à la requette. A peine ai-je parcouru le premier mille que je me sens fatigué, et du second rang je passe au dernier. Ce n'est qu'au quatrième ou cinquième mille que je parviens à me remettre un peu. Nous arrivons harassés à la cabane du lac Desroches—où nous trouvons des pistes fraîches. C'est probablement M. Gagné qui aura levé le chemin en descendant. Tant mieux pour nous.

Le lendemain, nous sommes en route dès six heures—et nous dinons à la *boutangerie*, où nous mangeons notre dernière bouchée de galette.

Nous partons de là assez lestes et dispos, mais au bout de quatre milles, je m'arrête épuisé, presque rendu. Sous l'action du soleil, la neige est devenue plus lourde et plus molle en même temps. Mes raquettes *pochent* de deux à trois pouces ; ajoutez à cela qu'elles sont de beaucoup trop étroites pour moi. A chaque pas, j'enfonce de huit à dix pouces sur la piste de celui qui me précède. Bref ! je finis par demander grâce !

Etendu sur la neige, les raquettes en l'air, je laisse défilé notre caravane devant moi, en leur disant : « Allez ! je me rendrai plus tard, ne soyez pas inquiets de moi. »

Je les rejoignis chez Huppé, vers six heures du soir. J'avais pris près de trois heures pour parcourir trois milles.

Nous ne trouvâmes que M. Gagné à la cabane. Heureusement qu'il y avait un reste d'un petit pain dans une valise, quelques poignées de pois dans un sac, et un lièvre enneigé sur le toit : nous pûmes ainsi nous mettre quelque chose sous la dent. Au premier fumet qui s'échappa de la chaudière, la soupe fut servie. Lièvre et pois étaient à moitié crus, mais la faim aidant, nous les trouvâmes presque bons.

A dix heures, le lendemain matin, nous arrivons chez M. Lachance, où nous attendait M. Boutet avec d'abondantes provisions de bouche et des chevaux frais.

Nous nous remettons en route vers midi, et le soir, nous couchons chacun avec les siens.

Morale : A qui voudrait tenter pareille excursion, je dirai : Procurez-vous des chiens bien domptés et vigoureux avec ample pitance pour eux. Prenez des traîneaux à brancards, de préférence à des *traînes sauvages* ; de la farine, du lard, du thé et du sucre, emportez-en plus que moins ; munissez-vous de fortes raquettes et les plus larges que vous pourrez trouver. Quant à vos lignes et à vos armes, je n'ai pas d'avis à donner sur leur choix ; car pour aller à la pêche au *lac des Neiges*, il faut être expert en pareille matière.

Mais si vous voulez avoir des guides aimables, forts, de bonne volonté, cuisiniers, couturiers, prêts à tout, adressez-vous au père Thomas Sioui, à ses fils Pitre et Joseph, et pour tout ce qui dépendra d'eux, soyez assurés que vous ferez un voyage d'agrément. A. N. MONTPETIT.

SAINTÉ ANNE ET LE CANADA

Voici la voix de la fille de mon peuple, qui crie d'une terre lointaine. JÉRÉMIE.

Le jour de la fête de sainte Anne est un jour de grâce pour le Canada. Il est impossible de prononcer le nom de cette grande sainte, si populaire en ce pays, sans éprouver une de ces émotions attachées au souvenir des pieuses traditions. Il est écrit d'elle : *Que le peuple brassillier à son approche... que sa robe fera jaillir la*

miséricorde du sein du Seigneur. Tous les ans, ces paroles s'accomplissent au milieu de nous. Petite nation éloignée du centre de l'Eglise, mais unie à elle de cœur et d'âme, Dieu a voulu nous accorder un de ses plus grands bienfaits. Il nous a conservé une foi vive, et en ces temps de malheur, nous avons fait la consolation du vieillard vénérable qui préside sur le siège de saint Pierre aux destinées du monde catholique.

Le Canadien a toujours aimé les démonstrations religieuses, et les dévotions spéciales ont pour lui un attrait particulier. Parmi celles-ci, nulle n'a surpassé la dévotion à sainte Anne. Elle nous est venue de France, et s'est répandue en ce pays avec rapidité. Quel est le Canadien qui n'a pas entendu raconter les merveilles qui accompagnent le plus souvent les pèlerinages à la Bonne Sainte Anne ? Je ne prétends pas admettre comme vrai tout ce qu'on raconte ; mais il est des faits indéniables, des miracles se sont opérés en grand nombre, et quelquefois sous les yeux d'une foule de témoins. Cette pieuse confiance a beaucoup contribué à accroître notre foi, comme enfants de l'Eglise, et à justifier les vues de la Providence sur nous, comme peuple. Elle a existé à tous les âges de notre histoire. Dès 1658, on comptait à l'église de cette paroisse, le jour de la fête de sainte Anne, 1,000 à 1,200 communicants, chiffre énorme pour le temps ; dix ans plus tard, le Rév. Thomas Morel publiait un recueil des miracles opérés dans son église. En approuvant ce recueil, Mgr. de Laval, premier évêque de Québec, disait dans sa lettre : « Nous le confessons, rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale de cette Eglise naissante, que la dévotion spéciale que portent à sainte Anne tous les habitants de ce pays, *dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples.* »

Un grand nombre de sanctuaires dédiés à cette sainte existent de nos jours. On en compte plus de douze ; mais aucun n'a atteint la célébrité de celui de la *Bonne-Sainte-Anne du Nord*, le premier et le plus ancien de tous. Ce sanctuaire date du berceau de la colonie, et a toujours été le lieu de prédilection de cette grande sainte. On y a vu des miracles éclatants ; c'est là que le pauvre, le malade, l'infirme allait chercher les secours qu'il ne pouvait attendre des hommes. L'on se rappelle toujours d'un pèlerinage à ce lieu béni. Ces émotions sont de celles qu'on n'oublie pas. Car, en nulle autre occasion n'apparaissent plus clairement les misères humaines et la miséricorde divine. Quel spectacle touchant que cette mère pressant sur son sein son enfant pâle et mourant ! cette fille guidant les pas d'un père aveugle ! de tous côtés des malades soutenus par un ami ou un parent ! Sur les traits de tous brille une lueur d'espérance, mais les expressions sont diverses : ce vieillard, courbé par les ans, vient demander la conversion d'un fils dénaturé ; plus loin, un jeune homme, le repentir au front, semble succomber sous le poids de sa douleur. Voyez-vous cette jeune femme ? Ses traits portent la marque des souffrances, une prière anime ses lèvres desséchées par la fièvre ; cette prière, ces souffrances, elle les offre pour son époux plongé dans la débauche. Les uns demandent, supplient ; les autres remercient, et de cette foule silencieuse s'élève vers le ciel un concert de prières ferventes.

Cette scène touchante se renouvelle tous les ans. Et l'ardeur de notre population catholique, loin de diminuer, augmente et rend ce lieu de plus en plus célèbre. Que signifie donc cette confiance que des siècles n'ont pu faire oublier ? Pour plusieurs, l'intérêt peut être le principal mobile d'un pèlerinage, et c'est ce qui frappe d'abord l'intelligence. Mais la dévotion à sainte Anne a une autre cause ; ce n'est pas pour d'aussi vains motifs que Dieu nous a accordé la protection de cette sainte.

La foi d'un peuple se manifeste toujours entièrement par des clans pieux. Ces manifestations d'âmes convaincues sont les garants, non d'une civilisation avancée, non d'un esprit de prestige, mais d'une moralité.

lité consolante, et, ce qui est plus élevé, de ces aspirations divines qui tendent à réunir autour du corps mystique de l'Eglise les peuples de la terre. Parmi ces voix, comme dit le prophète Jérémie, venant d'une terre lointaine, quelques-unes—par un accord parfait, par des accents plus touchants—parviennent sûrement au trône de l'Eternel. C'est que ces voix sont unanimes, elle crient vers un même objet, dans un même but, avec une foi, une persévérance, une confiance qui ouvrent les cieux et en obtiennent tout.

Aussi, c'est à cette marque que l'on reconnaît les peuples privilégiés auxquels Dieu confie les missions qu'il veut établir. Par leur position normale, leur origine, l'intervention constante de la Providence dans leur développement, ces peuples contractent envers celle-ci des obligations et une responsabilité d'autant plus grande que leur moyen d'action est plus étendu. C'est par eux que Dieu punira une nation ; par eux, il en appellera une autre à la lumière du Catholicisme. Et par cet ordre admirable, il harmonise ses volontés immuables avec les lois de la nature, il sanctionne cet esprit d'amour qui est né dans la charité, a vécu et est mort en aimant. Quoi de plus beau que le spectacle d'un homme arrachant aux bras de la mort un de ses semblables, en mettant la sienne en danger ? Que dire de tout un peuple priant, se dévouant pour l'exécution des décrets éternels ? Cette pensée ne fait-elle pas surgir dans nos cœurs des sentiments de bienfaisance envers l'humanité ?

L'enchaînement des événements du passé, la coordination des chutes et de la renaissance des royaumes, à travers lesquels l'on voit subsister sans interruption le peuple choisi de Dieu, à un cachet de sagesse infinie devant laquelle l'intelligence doit s'incliner. Dans tous ces bouleversements répétés de siècle en siècle, l'homme trouve de grandes leçons dont il doit profiter.

Un seul regard jeté dans l'histoire nous fait remarquer deux peuples couronnés d'une auréole particulière ; tantôt soumis et comblés de faveurs, tantôt rebelles et justement châtiés, mais toujours, tôt ou tard, ramenés vers des destinées liées à leur existence. Instrument des volontés du Seigneur, peuple choisi pour préparer les voies à l'avènement d'un Rédempteur, les Israélites vécurent pour remplir leur mission, puis disparurent. La France, dans une époque plus éloignée, eut aussi une vocation : elle fut placée gardienne de l'Eglise, et protectrice de ses pasteurs. Souvent, comme autrefois les Israélites, elle oublia ses devoirs ; sa propre grandeur la trompa ; elle fut éblouie par sa gloire, mais chaque fois, comme eux, elle se purifia dans son repentir.

Les retours de la France au sortir de ses écarts ont toujours été marqués par de pieuses démonstrations extérieures, le plus souvent par des pèlerinages. C'est surtout quand, agenouillé dans ces lieux vénérés, où il expiait les excès commis au milieu de l'effervescence des passions, c'est surtout là, dis-je, que ce beau pays se montrait digne de la noble charge dont il fut investi, et du glorieux nom de *filie ainée de l'Eglise*. Fouler aux pieds le respect humain, et à la face de l'univers prosterner son front dans la poussière, mouiller de ses larmes la pierre d'un rocher où apparut la Mère de Dieu, voilà un spectacle unique. La France seule nous l'a offert, poussé par cette force que donne le sentiment du devoir.

Mais au Canada, n'avons-nous pas, nous aussi, une mission à remplir ? Ces mêmes marques par lesquelles on vient de reconnaître celle de la France, n'existent-elles pas ici ? Oui, et voilà comment expliquer cette dévotion extraordinaire envers sainte Anne, voilà pourquoi sa protection nous enveloppe depuis notre naissance. Et cette mission, elle nous apparaît belle et grande : déjà ses effets se font sentir. Un jour, l'avenir nous la montrera comme fait accompli, si nous sommes fidèles. Il est donc bon de le rappeler souvent pour s'en convaincre davantage. Nous sommes le grain de sénévé jeté sur les côtes d'un monde nouveau ; cette semence doit rapporter au

centuple en répandant au loin la vraie religion. C'est pourquoi nous avons été, de la part de la Providence, l'objet d'une attention toute particulière. Une grande nation devait peupler les plages de ce continent ; or, Dieu, voulant pour Lui cette nation, envoya quelques colons habiter près d'eux. Ces hommes devaient former un petit peuple, et apporter un jour le salut à toute l'Amérique. Mais, comme le Canadien était Français, et que la France rebelle devait être punie, le Canada fut soumis à une domination nouvelle sous laquelle, après quelques épreuves, il devint libre. L'œuvre s'accomplit, le nord de l'Amérique devint catholique avec une prodigieuse rapidité. On s'étonne de l'énergie et de l'attachement religieux des Canadiens réfugiés aux Etats-Unis. On croyait bientôt les voir tomber dans l'oubli ou le relâchement, étant de toutes parts enveloppés par l'erreur et la licence. Mais, c'est qu'on ne songeait pas à Celui qui les a conduits dans ce pays étranger ; c'est qu'on ignorait qu'ils sont là parce que la Providence a voulu qu'ils fussent là, pour accomplir ses desseins sur ce nouveau continent. JOSEPH BEAUCHAMP.

LA MOUCHE A PATATES

Nous reproduisons de la *Minerve* les parties les plus importantes d'une lettre sur ce sujet vital, laissant de côté la partie purement scientifique et historique du travail. Bien connaître ce fléau, et les moyens de le combattre, est d'une nécessité immédiate et absolue. Nous devons donc de la reconnaissance au savant écrivain qui est l'auteur de ces renseignements :

L'insecte parfait a environ un demi-pouce de long, un peu plus qu'un quart de pouce de large et presque un quart de pouce de hauteur au sommet du dos, qui est convexe en tous sens, l'insecte affectant, dans son ensemble, la forme ovoïde ; sa couleur est jaune-orange, plus ou moins clair et tournant quelquefois au rougeâtre. Il est sans poil ; sa tête est saillante et dégagée ; ses antennes sont simples ; son sternum est armé d'une épine dirigée en avant, d'où le nom de doryphora (*porte lance*) ; chaque élytre est marqué de cinq bandes noirâtres, dirigées dans le sens de la longueur.

Les femelles, disent les naturalistes, font trois pontes par année, vers mai, juillet et septembre ; cependant, on observe la présence des œufs et de l'insecte à tous les états, pendant toute la saison, ce qui semblerait indiquer une ponte continue pour l'espèce. On a calculé qu'une femelle peut pondre de 500 à 700 œufs par année. Les œufs sont attachés à la page inférieure des feuilles de la patate, en groupes qui varient considérablement en nombre, de dix à cinquante, disent les uns, de vingt à cent cinquante, disent les autres. Ces œufs sont de forme oblongue, longs d'une demi-ligne, à peu près, de couleur jaune-orange et luisants.

A l'éclosion, la larve est de la dimension d'une tête de grosse épingle et d'un brun noirâtre très-foncé ; elle grossit avec une grande rapidité ; au bout de quelques jours, elle ressemble de loin à une grosse punaise, dont elle a la couleur et l'aspect (d'où le nom donné par les Américains de *potato bug*). Dans le cours de seize à vingt jours, cette larve atteint tout son développement ; elle a alors les dimensions ou à peu près de l'insecte parfait, dont elle affecte la forme ovoïde, à l'encontre d'autres insectes, dont les larves ont d'ordinaire la forme allongée des vers. La larve de la mouche des patates, arrivée à son plus grand degré de croissance, est de couleur blanc jaunâtre, ayant passé par le brun, le roux et le rose tendre pendant sa croissance ; la tête et les six pattes sont noires ; elle présente deux rangées de points noirâtres sur les flancs, et un cercle de même couleur au premier anneau ; sa tête est arrondie, rugueuse ; le corps est mou et l'ensemble revêt un aspect répulsif.

C'est arrivé à ce point que la larve s'enfonce dans la terre, pour y subir sa dernière métamorphose et en sortir insecte parfait ; ce qui a lieu environ un mois après l'éclosion, que le nouvel insecte vient de suite contribuer à la propagation de son espèce. On voit avec quelle rapidité cet insecte se développe et se multiplie ; c'est pendant ces trois semaines environ de séjour sur les tiges et les feuilles de la patate, que la larve opère tous les dégâts qui peuvent aller jusqu'à la destruction complète de la plus précieuse de nos récoltes.

Les œufs, les larves et l'insecte parfait, protégés par la plante qu'ils détruisent ou par le sol, dans lequel ils s'enfoncent, résistent aux orages, aux extrêmes chaleurs, comme aux froids les plus intenses des latitudes qu'ils ont occupées.

L'insecte et les larves des dernières pontes pénètrent à l'automne dans la terre, pour leur hivernement, à des profondeurs qui varient de quelques pouces à quelques pieds, mais ordinairement à une profondeur d'un pied. Les dégâts commencent au printemps et ne se terminent qu'avec la destruction complète du

champ attaqué, pour peu que la colonie d'invasion soit considérable, si le cultivateur n'intervient et n'intervient à temps pour sauver sa récolte.

La mouche des patates vole facilement, ordinairement durant les heures de chaleur de l'été et elle parcourt des distances considérables, traversant même des masses d'eau de grande étendue, comme le prouve l'histoire de ses migrations à travers du continent d'Amérique. Elle est originaire des Montagnes Rocheuses, où elle se nourrit d'une plante indigène de la famille des solanées, appelée *Patate à bec*, SOLANUM ROSTRATUM, qui n'offre à l'insecte qu'une nourriture grossière et insuffisante, sur laquelle il n'atteint pas le degré de vitalité et de fécondité que lui fait acquérir la patate cultivée.

Quant à ce qui regarde le Canada, on ne saurait exagérer l'importance d'un danger qui menace à ce point nos champs à patates. Le dernier recensement nous apprendait que la récolte annuelle de ce produit s'élevait alors pour les provinces d'Ontario, de Québec, de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, à 47,830,187 minots, et la comparaison des rapports du recensement de 1861 avec ceux du dernier recensement démontre la valeur croissante qu'on attache à la production de cette denrée alimentaire, dont la masse produite annuellement doit avoir atteint maintenant, pour toute la Confédération, le chiffre d'environ soixante millions de minots. Il est facile d'imaginer quelles conséquences auraient pour le pays les ravages de la mouche des patates, s'il lui était permis de se multiplier à raison du nombre que son effrayante fécondité peut produire.

Heureusement que nous possédons des moyens comparativement faciles et peu coûteux de se garantir contre les ravages de ce redoutable ennemi de nos récoltes ; je dis comparativement faciles et peu coûteux, car il faut tout de même y mettre quelque chose et y consacrer quelque temps ; mais ces petits sacrifices sont insignifiants quand on les compare aux résultats obtenus ; la question, pour plusieurs, allant à rien moins qu'à choisir entre l'abondance et la gêne, pour beaucoup d'autres entre le suffisant et la misère.

Les moyens certains de défendre les champs de patates contre la mouche Doryphore sont de deux genres, savoir :

1o. Les moyens de détail, qui consistent à faire la chasse à l'insecte parfait pour le tuer, à chercher les œufs pour les écraser et à cueillir des larves pour les détruire ;

2o. Les moyens en masse, qui consistent à répandre sur les larves un poison auquel elles ne peuvent résister.

Je dirai qu'il paraît important de combiner ces moyens ; mais que le dernier est de beaucoup le plus actif ; qu'il ne faut apporter dans l'emploi des uns, des autres aucune négligence et que la lutte contre l'envahisseur doit être menée à outrance et sans relâche. La chasse à l'insecte parfait se fait quand on le trouve, et peut se borner à tuer chaque mouche à patates aperçue quelque part. Pour procéder à l'écrasement des œufs, on peut choisir l'occasion des jours où le vent agite et retourne le feuillage des plantes de patates ; alors, en se promenant dans les rangs, on voit sans peine les dépôts à écraser au revers des feuilles. On peut, par prévoyance et encore parce que la matière ainsi touchée paraît avoir, à la longue, une action vésicante sur la peau, s'armer la main d'un gant.

Maintenant, quant au poison à employer pour détruire l'insecte à l'état de larve, il n'y en a qu'un seul jusqu'ici reconnu inmanquablement effectif, c'est l'arséniate de cuivre, qui va dans le commerce sous le nom de *Vert de Paris* (en anglais *Paris Green*), et que l'industrie emploie comme peinture. On a employé le Vert de Paris délayé à l'eau, mais comme ce produit est insoluble dans ce liquide, il se dépose dès qu'on cesse d'agiter le mélange ; cet inconvénient, joint à d'autres, font qu'il faut beaucoup mieux se servir du *Vert de Paris* à l'état de poudre, à répandre sur les larves.

Les substances à ajouter à l'arséniate de cuivre pour volume, et cette dernière aussi, sont d'autant mieux conditionnées, qu'elles sont réduites en poudre plus tenue ; c'est pourquoi la fine fleur de farine est le meilleur véhicule qu'on puisse adopter, et cela, dans la proportion de 25 parties de farine pour une partie de *Vert de Paris* bien associées ensemble. Il vaut mieux opérer le mélange soi-même, en ayant soin de ne pas aspirer la poussière, qui est un poison violent. Il ne faut pas ajouter la moindre confiance à toutes ces poudres et ingrédients qui ne débite à grands renforts d'affiches et qui ne sont que la plupart des drogues d'annonces, que les produits du charlatanisme, exploitant la crédulité publique. Rien n'empêche d'expérimenter diverses substances, mais il ne faut pas se reposer sur l'attente de résultats incertains. Ainsi, le public doit se garder d'acheter ces drogues qu'on a déjà commencées à colporter par les campagnes.

L'application du *Vert de Paris*, ainsi préparé, consiste à parcourir les rangs de patates, saupoudrant les larves partout où elles se rencontrent sur la tige et sur les feuilles ; la moindre parcelle de la poudre ainsi composée tue ces larves. Pour l'opération de saupoudrer, on peut se servir d'une passoire quelconque, d'un bec d'arrosoir ou d'une petite boîte de fer-blanc percée de petits trous et munie d'un manche.

Il faut visiter le champ tous les jours et secouer de la poudre sur toutes les larves qu'on rencontre. On peut compter qu'une livre de *Vert de Paris* mêlée à vingt-cinq livres de farine suffit à défendre un arpent semé de pa-

tates, pendant toute une saison. Quand le mal est pris au début et quand on a soin encore d'écraser les œufs aussitôt qu'ils se montrent, le besogne devient de plus en plus facile et ne demande que très-peu de temps chaque jour.

On a élevé aux Etats-Unis et on élève ici des objections contre l'emploi du *Vert de Paris*, sous le prétexte que les patates peuvent être rendues poisonneuses par son usage ; mais il ne peut exister de doute sur la parfaite innocuité de cette substance, en tant que les tubercules sont concernés. Les patates récoltées ne sont nullement affectées par l'usage fait du *Vert de Paris* en la manière ci-dessus décrite. Mais en faisant usage de cette substance, qui est un poison violent pour l'homme et pour les animaux, il faut avoir soin de n'en point ingérer. Il serait dangereux d'en avaler, même une très-faible dose ; il serait dangereux d'en respirer la poussière ; il serait dangereux de laisser les animaux brouter des feuilles de patates qui en auraient été saupoudrées.

Ainsi, quand on opère le mélange du *Vert de Paris* avec la farine, il faut avoir grand soin de n'en point aspirer ; quand on opère dans le champ, il faut avoir soin de ne pas marcher contre vent. Il faut aussi faire attention de choisir pour déposer cette poudre, un endroit où les enfants, les personnes qui ne sont pas sur leurs gardes et les animaux même ne peuvent courir le risque de s'en empoisonner. Il faut avoir soin encore des plats et autres ustensiles dont on se sert pour ces opérations. Enfin, il faut apporter dans la vente et l'usage du *Vert de Paris* les précautions qu'on apporte dans la vente et l'usage des autres poisons employés dans les arts, les industries et dans les pratiques journalières du ménage.

A l'heure où nous sommes, dans les contrées envahies, indépendamment de toute autre circonstance, la question d'avoir des récoltes de pommes de terre ou de n'en point avoir dépend de l'usage des moyens que je viens d'indiquer et dans la mesure exacte de cet usage. C'est par ces moyens combinés et par ces moyens seuls, que les Etats-Unis et la province d'Ontario peuvent aujourd'hui récolter des patates, et cette récolte est diminuée en raison de la négligence qu'un certain nombre de gens apportent dans l'application de ces mêmes moyens. C'est une guerre sans trêve qu'il faut faire à l'insecte jusqu'à ce qu'il soit exterminé. Il n'y a pas d'autre alternative, il faut faire cette guerre en la manière décrite, ou bien renoncer à la culture des patates : ce qui serait, dans l'ordre matériel, la plus grande calamité qui puisse nous arriver.

Cette lutte doit commencer avec le premier insecte qui se montre, avec les premiers œufs qu'on aperçoit sous les feuilles, avec les premières larves qui occupent la plante, et doit continuer tant que durera le fléau ; le plus tôt commencé, le plus tôt terminée sera la lutte ; il faut donc, dès ce moment, surveiller les champs de patates, les visiter souvent dans l'attente de ce dangereux hôte ; car, chaque insecte qu'on laisse croître et arriver à son complet développement représente des générations entières qui le suivront dans la dévastation de nos champs.

Au moment où je termine ce travail, j'apprends que la mouche des patates se montre dans les comtés de la province de Québec, situés à l'ouest de Montréal ; il importe de commencer à lui faire la guerre de suite. La presse a évidemment pour devoir de donner l'éveil et de faire l'instruction du public sur le sujet.

J. C. T.

DÉGATS.—On dit que l'insecte des pommes de terre a fait beaucoup de dégâts dans le voisinage d'Outaouais. Dans le canton de Nepean, plusieurs champs en sont rouges. Au-dessus, l'insecte a visité les deux côtés de la rivière. Les dommages seront sérieux si on ne prend des mesures pour y obvier.

Ce n'est plus le certificat d'une personne dont on peut soupçonner la véracité, mais bien au contraire, l'affirmation d'hommes qui ont, avant tout, à cœur le respect et l'honneur de la profession pour objectif. Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul dans la Puissance qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables. C'est à l'acheteur, s'il ne veut pas être trompé, à vérifier lui-même l'exactitude de la préparation qu'on lui offre sous le titre de Vin de Quinine. Allez donc chez MM. Devins et Bolton et vous serez satisfaits.

LES VERS CHEZ LES ENFANTS.—Cette maladie, si elle est négligée, produit de fâcheux résultats. Si l'enfant dort mal, est agité, se gratte le nez ou ne paraît pas bien, quoiqu'il ne soit pas positivement malade, il a des vers, et rien ne les fera disparaître aussi prestement et efficacement que les PASTILLES VERMIFUGES DE WINGATE.

En versant une demi-tasse, un garçon de café arrose largement le pantalon d'un monsieur auquel il s'empresse d'ailleurs d'adresser des excuses.

Le monsieur, froidement.—Mon ami, il faut vous marier.

Le garçon.—Me marier ?

Le monsieur.—C'est évident ; vous n'êtes pas fait pour rester garçon.

Entre père dénaturé et fils prodigue :

—Tu mangeras tout, fainéant !

—Eh bien, et vous donc ?

—Va ! tu n'es qu'un brigand de sac et de corde !

—Il me semble pourtant, papa, que vous tenez joliment la corde et que vous ne lâchez pas le sac !



FUNÉRAILLES DE L'EX-MAIRE BERNARD À MONTRÉAL, LE 15 JUILLET



LES BAINS DE MER À LONG BRANCH: L'HEURE DE LA MAREE

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Ayant commencé le deuxième semestre de l'année, nous avons remis à nos agents nos comptes pour les six mois courants. Comme nous l'avons déjà dit souvent, l'abonnement à *L'Opinion Publique* est payable d'avance, et ceux qui, pendant le terme écoulé, n'ont payé que les six mois, devront se tenir prêts à solder la balance à la première demande. M. Ed. Dorion commencera dès cette semaine la visite de nos abonnés de Montréal. Nous les prions de lui éviter la nécessité de revenir une deuxième fois.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE X

PREMIÈRE ESCARMOUCHE

Le lendemain de la fameuse nuit dont nous venons de raconter les diverses péripéties, et qui se trouvait être le 20 juin 186... Paul Champfort cheminait seul sur la route de la Canadière, se dirigeant vers la Folie-Privat.

Il était environ cinq heures de l'après-midi. Encore tout ému des confidences de son ami Després, et le cœur réchauffé par un rayon d'espoir, le jeune homme marchait d'un pas allégre, se demandant quel événement nécessitait sa présence au cottage, puisque sa tante avait pris la peine de l'envoyer quérir à Québec par un domestique.

Il y avait donc du nouveau là-bas ! Qui sait ?... Le mariage projeté, et dont les apprêts occupaient la famille de sa tante depuis plusieurs semaines, était peut-être retardé ou même rompu par quelque circonstance fortuite, quelque caprice de la jeune fiancée !...

Laure était si excentrique et son humeur sujette à tant de bizarres contradictions !

Et puis, après tout, Lapière, pour être un fort habile homme, n'en était pas moins faillible comme le commun des mortels. Il pouvait bien, dans l'orgueil de son triomphe, avoir froissé d'une façon ou d'une autre l'ombrageuse susceptibilité de mademoiselle Privat et fait naufrage au moment d'atteindre le port !... D'ailleurs, qui empêchait que les remords, cet implacable juge de la conscience, ne l'eût enfin arrêté sur la pente de la trahison, au moment de conduire à l'autel la fille de sa victime !...

Champfort se faisait à lui-même toutes ces réflexions et se laissait ainsi bercer par une rêverie pleine d'optimisme, lorsqu'il arriva chez sa tante.

Madame Privat étant occupée pour quelques minutes, dit au jeune homme :

— Ah ! te voilà, mon cher Paul... Ce n'est pas mal à toi d'être venu, bien que ce soit sur mon invitation expresse et qu'il m'ait fallu te dépêcher une estafette pour avoir l'honneur de ta visite... car tu nous négliges, Paul : voilà bien quatre grands jours que nous ne t'avons pas vu !...

— Je vous en prie, ma tante, répondit l'étudiant, n'allez pas croire au moins que ce soit par indifférence. Mes examens approchent et je n'ai vraiment pas une minute !...

— A perdre, n'est-ce pas ?

— Oh ! ma tante, que dites-vous là ? Vous savez bien que je ne suis nulle part plus heureux qu'ici, dans votre famille, et que les instants que j'y passe me semblent toujours trop courts.

— Voyons, mon pauvre Paul, ne va pas prendre mes taquineries au sérieux : je suis en gaieté aujourd'hui et je lutine tout le monde.

— Vous serez toujours jeune, ma tante !

— De caractère, peut-être... mais de figure, oh ! oh !... Allons, vilain flatteur, va t'amuser au salon avec ta cousine, en attendant. J'ai encore quelques ordres à donner, et je vous rejoindrai dans un instant.

Paul obéit et se dirigea vers le salon.

Le piano, touché par une main exercée, résonnait par toutes ses cordes, tantôt exhalant sa colère avec d'éclatants accords, et tantôt gémissant en une douce mélodie où semblaient trembler des sanglots.

Champfort s'arrêta à la porte, le cœur serré et en proie à une indicible émotion.

— Toujours seule et triste ! murmura-t-il. Pauvre Laure !

Puis, ne voulant pas laisser plus longtemps ignorer sa présence à deux pas de sa cousine, il frappa doucement.

Le piano se tut aussitôt, et Mlle Privat vint elle-même ouvrir.

— Ah ! c'est vous, mon cousin, fit la jeune fille un peu surprise.

— En personne, ma cousine, et enchanté d'avoir le plaisir de vous voir.

— Vous êtes bien aimable de condescendre jusqu'à venir visiter de pauvres campagnards comme nous.

— Je ne mérite pas aujourd'hui ce compliment, ma chère Laure, car c'est à la demande expresse de ma tante que je me suis transporté au cottage.

— En vérité ? Alors, c'est maman qu'il faut remercier. Il ne fallait rien moins que sa puissante intercession pour obtenir une faveur si précieuse.

— Comme vous dites, ma cousine. Je ne suis pas à moi en ce temps-ci : j'appartiens à mes auteurs de médecine.

— Heureux mortels que ces auteurs !

— Pas tant que vous croyez, car ils ont en moi un amant assez volage.

— C'est dans l'ordre, répondit un peu sèchement la jeune fille.

Toute cette conversation s'était tenue sur un ton aigre-doux, moitié plaisant, moitié sarcastique, surtout du côté de Laure.

Champfort était habitué à ces boutades et n'en était étonné plus.

Il se dirigea vers le piano et, jetant les yeux sur un cahier de musique ouvert en face :

— Du Schuybert ? fit-il... Est-ce cela que vous jouiez tout à l'heure, ma cousine ?

— Quoi, vous étonniez, monsieur ?

— Non pas, j'arrivais et je n'ai pu commander à mes oreilles de ne pas entendre la ravissante musique qui jaillissait de vos doigts.

— Ravissante musique ! ricana Mlle Privat... Mon cher cousin, vous n'êtes pas difficile : j'improvisais, je laissais courir ma pensée sur les touches.

— En ce cas, votre pensée, ma chère Laure, était bien triste.

— Pourquoi pas ?... Est-ce qu'il m'est défendu, à moi, d'être triste ? Ne puis-je, par hasard, avoir du chagrin comme le commun des mortels ?

— Oh ! vous avez certainement ce droit ; mais, pour ma part, je souhaiterais de tout mon cœur vous le voir exercer moins souvent.

— Que vous importe ? riposta Laure, avec une nuance d'amertume. Est-ce que ces choses-là dérangent un homme comme vous, qui n'a d'attention que pour d'affreux livres de médecine ?

— Laure, répliqua Champfort un peu ému, me croyez-vous sans cœur, et votre antipathie pour moi va-t-elle jusqu'à me refuser d'avoir de l'affection pour vous et votre famille ?...

— Que parlez-vous d'antipathie ? interrompit la jeune fille.

— Jusqu'à arrêter sur mes lèvres l'expression du profond intérêt que je porte à tous les membres d'une famille qui m'est chère par le double lien du sang et de la reconnaissance ? poursuivit Champfort, en s'animant.

— Tout doux, mon cousin, je n'ai pas cette prétention, et mon antipathie, comme vous dites, ne va pas jusque-là.

— C'est fort heureux pour moi que vous sachiez mettre des bornes à cet inexplicable sentiment. Le poids m'en est déjà assez lourd comme ça, et je serais véritablement au désespoir de le voir s'augmenter, ne fût-ce que d'un atome.

Laure se mordit légèrement les lèvres et ne répondit pas. Ses doigts se mirent à errer sur les touches d'ivoire, en gammes capricieuses, pendant que ses yeux rêveurs se fixaient vaguement sur ceux de Champfort.

Tout à coup, elle demanda brusquement :

— Êtes-vous fataliste, Paul ?

— Pourquoi cette question ? fit le jeune homme surpris.

— Peu importe... répondez toujours.

— Précisez davantage.

— Soit : croyez-vous qu'il y ait une destinée à laquelle on ne puisse se soustraire ?

— Non, je ne crois pas à cela : la vie humaine n'est pas une machine que Dieu monte avec un ressort à la naissance, et qui en suit l'inévitable impulsion jusqu'à la mort.

— Ah ! vous pensez donc que l'on doit, en toute circonstance, se raidir contre un malheur qui nous semble inévitable.

— Je suis d'avis qu'il y aurait lâcheté à agir autrement.

— Même lorsque ce malheur est nécessaire ou nous paraît tel ?

— Même en ce cas... Mais, ma chère Laure, que parlez-vous de malheur et pourquoi ce mot vient-il sur des lèvres qui ne devraient que sourire ?

— Qui sait ?...

— Est-ce au moment où l'avenir ne vous promet que joie et félicité, où tout est rose à votre horizon, où vos souhaits les plus chers vont être réalisés... par votre mariage avec l'homme que vous aimez ?

— Allez toujours...

— Est-ce à ce moment-là que vous devez avoir des idées sombres et parler de malheur ?

— Qui vous dit que je parle pour moi ?

— Qui me le dit ?... Eh ! mon Dieu, rien et tout.

— Ce n'est pas répondre.

— Il m'est difficile de répondre autrement, car mes suppositions ne sont fondées que sur un pressentiment, et ce pressentiment...

— Voyons.

— Je ne sais si je dois...

— Oui, oui, parlez.

— Sans réticences !

— Sans réticences... comme à une amie.

— Eh bien ! *mon amie*, ce pressentiment qui m'assiège murmure à l'oreille de mon cœur une étrange chose.

— Dites.

— Vous le voulez ?

— Je le veux.

— Voici : c'est que vous avec quelque motif mystérieux pour épouser l'homme qui vous fait la cour, et que...

— Achevez.

— Vous n'aimez pas cet homme.

Laure devint très-pâle, et, pour cacher son trouble, elle se mit à exécuter sur le piano le plus fantastique des galops.

Quand ce fut fini, elle se retourna vers Champfort et se contenta de lui dire avec un singulier regard :

— Mon cher Paul, il me vient une curieuse idée, à moi aussi.

— Me feriez-vous le plaisir... ?

— Oh ! volontiers : c'est que vous êtes jaloux de monsieur Lapière.

Ce fut au tour de Champfort de pâlir. Mais, comme il n'avait pas à sa disposition la ressource du piano pour se donner contenance, Laure put à son aise suivre, sur le figure de son cousin, l'impression qu'elle avait produite.

Cependant, Paul balbutiait :

— Quelle idée ! grand Dieu, quelle idée !

— Elle est drôle, n'est-ce pas ?

— Oh ! pour le moins... être jaloux de cet homme !

— Comme vous dites cela ! fit la jeune fille avec un mélange de hauteur et de surprise. Est-ce que, par hasard, mon fiancé aurait le malheur de vous déplaire ?

Ma foi, répondit Champfort avec une insouciance presque dédaigneuse, je vous avouerai ingénument que je n'ai pas encore eu la pensée d'analyser le sentiment qu'il m'inspire.

— Au moins peut-on supposer que ce n'est pas de la sympathie...

— Je suis trop poli pour vous contredire.

— Voilà un aveu... Mais que vous a-t-il donc fait, le pauvre jeune homme ?... Il a l'air de vous aimer beaucoup, cependant.

L'œil de Champfort s'alluma et l'étudiant parut sur le point d'éclater ; mais ce ne fut qu'un éclair, et Paul répondit négligemment :

— Oh ! rien... à moi personnellement, du moins.

— C'est à quelqu'un des vôtres, alors, à nous, peut-être, qu'il a fait quelque chose ?

Champfort, au lieu de répliquer, se leva et fit un tour dans le salon. Cette conversation le mettait au supplice, et il ne savait trop comment s'y soustraire.

— Vous ne répondez pas ? insista la jeune fille.

— Les événements répondront pour moi !

murmura l'étudiant d'une voix sombre.

Laure, vivement intriguée, ouvrait la bouche pour demander une explication, lorsque des pas rapides se firent entendre dans la pièce voisine, et Mme Privat parut.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

SOUVENIRS DE FAMILLE

Tel est le titre d'un tableau, destiné à perpétuer dans les familles le souvenir des événements qui en constituent l'histoire, et de conserver en même temps les portraits de ceux qui en font partie. Ce tableau, essentiellement adapté aux familles canadiennes et catholiques, est divisé en plusieurs parties. En tête, à gauche du centre, se place le portrait du chef de famille, dont le nom s'inscrit dans l'espace encadré à l'extrême gauche. Au-dessous de son nom, se marque son âge lors de son mariage, et plus bas, ses enfants écrivent la date de son décès. A droite, de semblables encadrements sont destinés au portrait de la mère, à son nom de fille, son âge et son décès. Entre les deux portraits, se trouvent des blancs où s'inscrivent la date de leur mariage, la paroisse où la cérémonie a eu lieu, et le nom du prêtre qui a béni leur union. Le centre du tableau est divisé par colonnes verticales et lignes horizontales. Dans la première colonne, on entre successivement les noms de baptême des enfants ; dans les autres, les dates de leur naissance, baptême, première communion, confirmation, mariage et décès. Il y a, au commencement de chaque ligne, un numéro qui indique l'ordre de présence des enfants, et qui correspond au même chiffre placé sous les petits cadres au bas du tableau, dans lesquels se collent les portraits des enfants. De nos jours, que la photographie permet de se procurer des portraits à si bon marché chaque famille doit tenir à transmettre les siens aux générations suivantes.

Ce tableau offre le moyen de les arranger avec méthode et de les conserver en bon ordre. L'espace libre du tableau est couvert de sentences tirées des Saintes Ecritures et des saints Pères, et qui enseignent les devoirs que la loi divine impose à chaque membre de la famille. Le tout est entouré d'un joli cadre pourpre et or, au bas duquel on lit cette inscription : "Vu et approuvé, avec souhaits de bon succès et bénédiction. Montréal, le 30 mars 1876. † G. évêque de Montréal."

Le travail et l'impression en gris perle, pourpre et or, sur un beau papier-carton, de 21 pouces sur 17, fait honneur aux artistes et aux ouvriers de la compagnie Burdand-Desbarats.

L'auteur de ce tableau est le Révérend M. Jos. Morin, prêtre, curé de St. Jacques-Mineur, comté de Laprairie, diocèse de Montréal.

Prix : 50 centims. \$4.50 la douzaine.

Un escompte libéral sera en outre accordé aux libraires, ainsi qu'aux agents de *L'Opinion Publique*.

Toute personne qui en expédiera le prix par la poste à l'éditeur, en recevra un exemplaire, sur rouleau, par le retour de la malle. S'adresser à G.-E. Desbarats, bureau de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

NOUVELLES GÉNÉRALES

AMÉRIQUE

Port Jarvis, 24.—Il y a eu une gelée légère au nord de cette localité la nuit dernière.

Summit, N. J., 24.—Une tempête d'une inqualifiable violence est passée sur cette région dimanche matin. Des poteaux de télégraphe ont été renversés et des granges démolies par la chute de la foudre. La perte est de \$12,000.

Ottawa, 26.—La mort violente de Keely est le cinquième meurtre perpétré dans les comtés d'Ottawa durant le mois actuel.

Les cultivateurs qui étaient hier en ville rapportent qu'il y a eu une forte gelée hier matin de bonne heure. La température la plus basse à Ottawa dans ce temps était de 14 degrés.

La rivière est couverte de billots et de bois éparpillés en radeaux, presque tous prêts à partir pour Québec.

Mount Washington, 26.—Il est tombé quatre pouces de neige ici ce matin précisément après le lever du soleil.

Ottawa, 26.—Les attentats se succèdent avec une effrayante rapidité dans le district d'Ottawa. Il y a quelques jours, on apprenait les détails du meurtre de Tirbalton, et l'émotion causée par cette nouvelle n'était pas encore calmée qu'on avait à enregistrer le meurtre de Cumberland, qui, lui-même, a été bientôt suivi d'une autre tragédie, qui s'est passée sur la Gattineau, à quelques milles de cette ville.

Voici les détails qui sont connus jusqu'à présent. Il y a quelque temps, un individu du nom de Martin Kealey s'est pris de querelle avec un de ses voisins du nom de Hughes.

Samedi dernier, Kealey se rencontra avec Hughes, la dispute recommença, aux gros mots succédèrent les coups, et Kealey, ayant essayé de sauter dans la voiture de son adversaire, celui-ci saisit un énorme bâton et lui fit des blessures à la tête qui déterminèrent sa mort. Le meurtrier a été arrêté.

Ottawa, 27.—Son Excellence le Gouverneur-Général et Lady Dufferin partiront lundi d'Ottawa pour un voyage dans la Colombie Anglaise.

Ils seront accompagnés du colonel Littleton et de madame Littleton, du capitaine Hamilton, du capitaine Ward et du secrétaire privé de Son Excellence. Ils pensent être à Victoria vers le milieu du mois prochain. Une frégate anglaise les attendra à San-Francisco et les conduira à Victoria où ils passeront peu de temps ; ils visiteront ensuite le littoral et remonteront la rivière Fraser.

—Des dépêches du Nord-Ouest disent que les tribus américaines des Sioux ont envoyé des députations aux Sioux canadiens et aux Pieds-Noirs du Nord-Ouest, afin de voir s'il y aurait moyen de former une alliance offensive et défensive contre les blancs. Les sauvages du Canada ont rejeté cette offre. On leur a proposé de se joindre aux tribus du Sud dans leur guerre contre les Etats-Unis. Cette dernière proposition a aussi été rejetée par les sauvages du Nord-Ouest.

—Une dépêche nous apprend que Mgr. Connolly, archevêque d'Halifax, est mort la nuit dernière. On attribue sa mort à un coup de soleil.

Mgr. Connolly était arrivé depuis trente-six ans à la Nouvelle-Ecosse. Douze ans après son arrivée, il était nommé évêque de St. Jean, Nouveau-Brunswick. A la mort de Mgr. Walsh, en 1858, il fut nommé archevêque d'Halifax. C'était un homme hautement respecté et vénéré, non-seulement par ceux qu'il était appelé à diriger, mais par toutes les classes de la société, sans distinction de croyances religieuses.

EUROPE

New-York, 22.—Une correspondance de Constantinople dit que les atrocités commises par les Bashi-Bazouks, les Circassiens et autres troupes irrégulières turques dans la Bulgarie sont affreuses. Ils ont brûlé plusieurs villages, laissant des milliers de chrétiens sans asile. Ils ont massacré de sang-froid plusieurs milliers de Bulgares, sans distinction d'âge ou de sexe.

—Cent Bashi-Bazouks ont été arrêtés par ordre du gouvernement ottoman comme ayant participé à ces barbaries, et ils auront immédiatement leur procès.

Belgrade, 24.—Les Turcs ont attaqué la redoute serbe à Petite Zwordick, place qui commande la rive turque de la Drina, et rend difficiles les communications entre Belina et Zwordick. Ils furent repoussés.

—Les Turcs ont été aussi mis en déroute, le 22 du courant, sur la rivière Timok, près de Raynitza.

Londres, 24.—Une dépêche de Paratjin au *Daily News* dit que nulle part les Serbes ne sont plus qu'à une marche en dehors de leurs frontières. Nulle part ils n'ont progressé d'un pas sur les positions originales qu'ils ont prises au commencement du mois. Ils ne sont sur l'offensive qu'à Saitsehar.

Le correspondant ajoute que les perspectives des Serbes lui paraissent peu souriantes. Les

victoires, réclamées par Morkowitz et Olympique consistant simplement à avoir repoussé une attaque, ou en d'autres, à avoir évité une défaite.

Londres, 24. Le Market Latoc Express dans sa revue hebdomadaire du commerce de grains, dit : "La perspective d'une bonne récolte paraît maintenant certaine d'être réalisée."

—La récolte du blé en France et en Allemagne est satisfaisante.

—Le trafic local manifeste un état continu de dépression. Le blé a baissé d'un chelin sterling par mesure de huit boisseaux, et tombera probablement encore plus bas.

Vienne, 25. Cinq régiments turcs sont entrés en Serbie. Le détachement de Kyub Pasha descend de Nish dans la vallée de la Moravie ; celui de Suleiman Pasha vient de Pierot, pour occuper la vallée de Timock, les autres corps d'armée protègent les voies de communications.

Constantinople, 25. Le Bassoit, organe semi-officiel, dit que l'Autriche a manifesté l'intention d'occuper la Serbie, si la guerre n'est pas terminée dans quinze jours.

Vienne, 25. On affirme que l'Autriche a demandé satisfaction immédiatement pour les actes violant la neutralité commis par un navire de guerre turc à Klok.

Londres, 25. Une dépêche de Vienne au Standard dit que les Serbes ont l'intention d'abandonner les positions qu'ils occupent maintenant et se retranchent derrière leur frontière.

—L'opinion générale, dans les cercles militaires, est que les Turcs ne les suivront pas, et que l'aspect général des affaires fait prévoir un armistice.

—Il y a beaucoup de découragement dans le camp des Serbes ; plusieurs compagnies de vétérans ont mis bas les armes et ont regagné leurs foyers.

—D'autres nouvelles affirment qu'Abdul Kerim a l'intention d'envahir la Serbie jusqu'à Kraguejervaty et de dicter ses conditions dans cette dernière ville.

Belgrade, 26. Hier, l'armée serbe, commandée par le gén. Zach, a eu une rencontre sérieuse avec les Turcs, près de Zavor. Le feu de l'artillerie a duré 7 heures, après quoi l'infanterie a donné, et les Serbes ont été victorieux. Plusieurs pièces turques ont été démontées.

—On dit que les Serbes ont remporté deux autres victoires de moindre importance.

Belgrade, 27. La nouvelle suivante émane de source officielle : "Mercredi, les Turcs ont essayé de traverser la rivière Timok, qui forme la frontière Est de la Russie, mais ils ont été repoussés après avoir subi des pertes considérables. Le gén. Antich a complètement défait Dervisch près de Dugapolyana. Antich a été nommé commandant de la division d'Abaz, en remplacement du gén. Zach, qui est malade."

Vienne, 28. Le Tagblatt dit que le changement de souverain en Turquie est un fait accompli. Abdul-Hamed-Effendi, le plus jeune des frères de Mourad-Effendi, est nommé régent de l'empire.

—Le New Free Press dit que le sultan de la Turquie est dangereusement malade.

ANAGRAMMES NOMS ET PRENOMS

- No. 1.—Est habile.
2.—Verser.
3.—Le ciel.
4.—Ce corps.
5.—Charles.
6.—Canot.
7.—Garde.
8.—Carmel.
9.—Asile.
10.—Lieu riche.
11.—Mari.
12.—Oser.
13.—A mari.
14.—A Cluny.
15.—Prière.
16.—Ote main.
17.—Il me change.
18.—Ave.
19.—Il en a vu.
20.—L'ange charme.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE No. 29 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

- CHARADES
No. 20.—Orage.
ÉNIGMES
No. 32.—Noisette.
MOTS CARRÉS
Nos. 6
B A I N
A R N O
I N D E
N O E L
No. 7
J U I N
U R N E
I N D U
N E U F

ANAGRAMMES

- No. 1.—Carthage.
2.—Marseille.
3.—Tramways.
4.—Grenoble.
5.—Chaulnes.
6.—Cartilage.
7.—Fontainebleau.
8.—Rome.
9.—Jérusalem.
10.—Antioche.
11.—Balleroy.
12.—Brescia.
13.—Breslau.
14.—Bretuil.
15.—Baltimore.
16.—Copenhague.
17.—Sorel

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

A toutes les questions, sans l'énumération No. 32 : Is. Enoch LePage, Québec ; F. X. Ed. Demers, Saint-Sébastien ; Ar. Peltier, Montréal ; V. P. : Sarah M., Montréal ; Dlle V. Ducharme, Montréal ; Dlle D. Rivet, Montréal.
Charade, mots carrés, quelques anagrammes ; J. R. Peltier, J. A. Lafontaine, B. E. Pelland ; P. B. : charade, mots carrés ; J. A. Filiatrault, Mlle Dolbec.
Charade, quelques anagrammes ; H. Girard, Mlle E. Lodié Gancher ; Charade, J. Bte. Lépine.
Quelques anagrammes : Rodolphe Forget, P. Bidégaré.

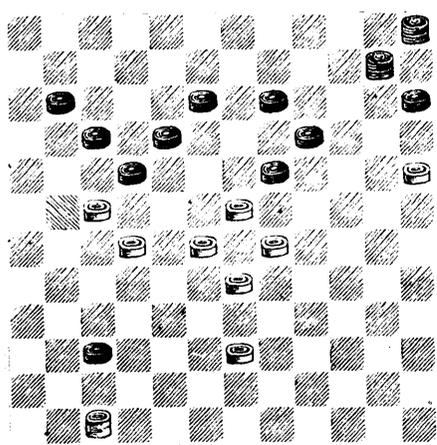
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.
Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 36

Par C. LABELLE, Montréal

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 34

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show moves like 44 à 38, 8* à 19, 65 à 60, 50* à 61, 19* à 67 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 34

- Montréal :—J. Lalonde, W. Brisebois, H. Foisy et Ar. Peltier.
Saint-Bruno :—William de Grosbois.
Québec :—N. Langlois.

Un étudiant en médecine passe un examen. Le professeur, un spécialiste distingué, suppose une maladie comportant différentes phases ascendantes ; puis arrivé au point culminant du mal, à la crise :
Que feriez-vous ? demande-t-il au candidat.
Celui-ci réfléchit assez longtemps, et ne trouvant aucune solution, répond carrément :
Ma foi, je vous enverrais chercher.
Le professeur n'a pas gardé rancune à Pélevo et lui a donné une boule blanche.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table listing market prices for various goods including flour (Farine), grains (Grains), legumes (Légumes), butter (Beurre), poultry (Volailles), and meats (Viandes).

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock such as beef (Bœuf), sheep (Moutons), and pigs (Porcs).

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

NAISSANCE

A Carillon, le 5 courant, la dame de William Fletcher ger., marchand, un fils.

Advertisement for Devins' Worm Pastilles, featuring a logo and text: 'APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVINS' WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adultes. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVÉES PAR LA FACULTE MEDICALE'

À vendre chez les Pharmaciens et DEVINS & BOLTON, Rue Notre-Dame, Montréal.

AVIS AUX CULTIVATEURS

A. BEAUCHEMIN & CIE. MANUFACTURIERS DE

Moulins à Battre

Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se retire des affaires, tous ses patrons et modèles, nous profitons de cette occasion pour vous avertir de venir à notre établissement lorsque vous aurez besoin de quelques morceaux pour réparer vos Moulins à Battre, Faucheuses et Râteaux, et de plus que nous avons à notre boutique une grande quantité de Moulins à Battre, Faucheuses, Râteaux, que nous vendons à très-bas prix et à des conditions faciles.

A. BEAUCHEMIN & CIE., MANUFACTURIERS DE MOULINS A BATTRE. 264, Rue St. Joseph, Montréal. 7-30-13-41

HOTEL ST. LOUIS A KAMOUFRASKA

Cet Hôtel sera ouvert SAMEDI, 1er Juillet. Bains de mer et à domicile. Pêche de toute sorte et à toute heure du jour. On veillera surtout à obtenir le meilleur Saumon et la meilleure Truite pour les pensionnaires, ainsi que les chaloupes et les voitures pour excursions de plaisir. Pension au prix des années dernières.

Grande réduction aux familles nombreuses. Le salon de l'Hôtel sera à l'usage de tous les pensionnaires, et non pas à une seule famille, tel que pratiqué les deux dernières années.

A. E. TALBOT, Propriétaire 7-27-4-36

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves.—toutes les Améliorations modernes.—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate. —Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Vagabond, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants. —Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe de plus de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate. —Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court le progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate. —Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate. —Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatulences, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate. —Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poux. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers. —Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton. —La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith. —Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITEE.) MONTREAL. 7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESARATS.

ENIGMES, CHARADES, PROBLÈMES, QUESTIONS, &c.

ÉNIGMES

No. 37

C'est moi que ma jeune lectrice Tient dans ses mains pour me chercher, Je suis l'asile du caprice Où la raison vient se nichier ; Chez les hommes, comme une reine, Je me flatte de gouverner. C'est toujours moi qui les entraîne Par où le vent les fait tourner ; Sous tes cheveux je me hasarde, Petit lecteur, à me cacher ; Cherche-moi bien ! mais prends bien garde De ne perdre à me trop chercher.

No. 38

Ma mer n'eut jamais d'eau, mes champs sont infertiles ; Je n'ai point de maisons et j'ai de grandes villes ; Je réside en un point mille ouvrages divers ; Je ne suis presque rien et je suis l'univers.

MOTS CARRÉS

No. 10

Mon premier est bien cher à tous les vrais croyants. Mon second est aussi cher aux mahométans ; La femme sage, honnête, aime mon troisième, Et les Américains sont fiers du quatrième.

LES CURIOSITÉS

No. 9

Etant données 36 zéros disposés en carré, en 6, de manière qu'il en reste un nombre pair dans chaque colonne, en ligne horizontale et en ligne perpendiculaire

Table with 6 rows of 6 zeros each, representing a grid for a puzzle.